

UdeS

# Maudit hiver!
## Sommes-nous réellement adaptés à la saison froide?

Génération Y : Qui dirigera?

Hawaii : Libre, fière et américaine

Mythe et réalité : La révolte des robots

Audace
Innovation
Leadership

Numéro de convention de la Poste-publications 40068963









**Suzanne Labrie, qui détient une maîtrise en géographie (1989), a pris ce cliché lors d'un séjour dans sa région natale, la Côte-Nord. Chaque année, les bateaux de pêcheurs de crabes sont remisés durant l'hiver à l'Anse-à-la-Croix, une presqu'île située juste en face du village des Escoumins.**

Le concours est terminé, mais il vous est toujours possible d'enrichir notre galerie de photos. Il s'agit de prendre un cliché de votre sac arborant le logo de l'Université de Sherbrooke dans un contexte inusité, un endroit surprenant, sur un campus ou n'importe où dans le monde!




Le magazine *UdeS* est publié par le Service des communications de l'Université de Sherbrooke.

**Directeur par intérim du Service des communications :** Jacques Viens
**Éditeur et responsable de l'information :** Charles Vincent
**Rédactrice en chef par intérim :** Josée Labrie
**Collaborateurs :** Sami Aoun, Josée Beaudoin, Bruno-Marie Béchard, Caroline Dubois, Sylvie Gervais, Jean Paré, Jacques Parizeau, Jean-Nicolas Pelletier, Laure Waridel.

Pour toute correspondance concernant ce magazine (à l'exception de la publicité), adressez-vous à :
Magazine *UdeS*
Service des communications
Université de Sherbrooke
2500, boul. de l'Université
Sherbrooke (Québec) J1K 2R1
MagazineUdeS@USherbrooke.ca

Pour signaler un changement d'adresse:
chang.adresse@USherbrooke.ca

Le magazine *UdeS* est tiré à 91 000 exemplaires et distribué aux diplômées et diplômés, aux membres de la communauté universitaire, aux médias, aux ministères, aux organismes subventionnaires ainsi qu'à de nombreuses institutions d'enseignement partenaires et amies. *UdeS* est également disponible à l'adresse Internet suivante : www.USherbrooke.ca/UdeS/magazine.

**TVA PUBLICATIONS**
**Président :** Jocelyn Poirier
**Vice-présidente, ventes, développement et innovation média :** Joanne Proulx
**Vice-président, finances et opérations :** Frédéric Poussard
**Adjointes à la direction :** Julie Provost, Sylvie St-Laurent

**PRODUCTION**
La production du magazine est assumée par TVA PUBLICATIONS INC., édition sur mesure
**Directrice, développement, édition sur mesure :** Patricia Dionne
**Chargée de projets, édition sur mesure :** Danielle C. Marier
**Coordonnatrice de projets, édition sur mesure:** Geneviève Pettersen
**Directrice générale, ateliers et production :** Hélène C. Leblanc
**Directeur de production :** Claude Gagnon
**Infographie :** Équipe de TVA Publications
**Directeur, service de la révision :** Alain Bénard
**Réviseure coordonnatrice :** Nicole Couture
**Directrice, service à la clientèle et ressources matérielles :** Danièle Jasmin
**Superviseure, service photographie :** Domenica Rendina

**CRÉATION**
**Signature :** Tatou communication visuelle
**Grille graphique, design graphique :** Nadine Poirier
**Directrice artistique :** Ève Legris
**Concepteur :** Marcel Lemelin

**PHOTOGRAPHIE**
Michel Caron, Robert Dumont, Roger Lafontaine ainsi qu'Alexandre Deslauriers, François Lafrance, Stéphane Lessard et les photographes de TVA Publications

**VENTES PUBLICITAIRES**
MÉDIASTAR INC. Montréal 514 848-7000
**Directrice, développement des ventes :** Manon Lemire
**Directrice, ventes nationales :** Caroline Gagnon
**Adjointe :** Andrée Veilleux
**Chef de produits par intérim, édition sur mesure:** Johanne Rivet

**PELLICULAGE ET IMPRESSION**
Imprimerie Quebecor World est une division de Quebecor World inc., dont le siège social est situé au 612, rue Saint-Jacques Ouest, 7e étage, Montréal (Québec) H3C 4M8.



*UdeS* est publié 3 fois par année par les TVA Publications inc., filiale de Groupe TVA inc., dont le siège social est situé au 1600, boul. Maisonneuve Est, Montréal (Québec) H2L 4P2.










L'impression des pages intérieures de ce magazine a été réalisée sur papier Enviro 100 print de Cascades. Ce papier, fabriqué grace à l'énergie Biogaz, contient 100 % de fibres postconsommation. Il est également certifié Éco-Logo et Procédé sans chlore. Un choix écologique et logique!


# Sommaire


**Recherche sur le terrain** — **p. 6**
Génération Y : Qui dirigera?

**Mythe ou réalité** — **p. 14**
La révolte des robots

**Reportage** — **p. 16**
Maudit hiver!
Sommes-nous réellement adaptés à la saison froide?

**Carnet de voyage** — **p. 38**
Hawaii : Libre, fière et américaine


## Chroniques


**GÉOPOLITIQUE**
**par Sami Aoun** — **p. 13**

**SOCIÉTÉ ET CULTURE**
**par Jean Paré** — **p. 15**

**PERSPECTIVES NOUVEAU MONDE**
**par Bruno-Marie Béchard** — **p. 27**

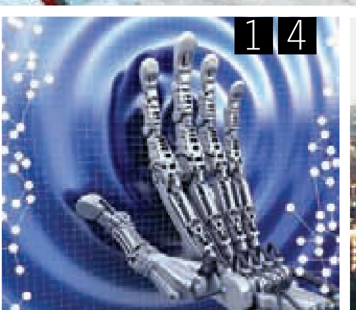
**ÉCONOMIE**
**par Jacques Parizeau** — **p. 33**

**ENVIRONNEMENT ET DÉVELOPPEMENT ÉQUITABLE**
**par Laure Waridel** — **p. 41**


En couverture, photo : Paul Barton/zefa/Corbis

MAUDIT HIVER! SOMMES-NOUS RÉELLEMENT ADAPTÉS À LA SAISON FROIDE?
16











**Branché sur l'UdeS** — **p. 28**

**L'UdeS ici et ailleurs**
L'UNIVERSITÉ DÉPLOIE SON SYSTÈME DD — **p. 34**
•Le recyclage, une priorité
•Un apport fait pour durer

LES QUATRE ANNÉES D'UNE ALLIANCE FORTE — **p. 36**
•Liège, ville millénaire à dimension humaine

***Alma mater*** — **p. 42**


## Notre reportage



### Maudit hiver!

Dès les premiers jours du mois de novembre, les Québécois ont la mine basse. Ils savent ce qui les attend. Ils savent ce qu'il faudra comme énergie pour «passer à travers», comme disait Desjardins. Puis viennent les premières bordées, les premiers embouteillages. Le Québec ne parle plus maintenant que d'accumulations, de facteur vent, de pneus d'hiver, de visibilité, plus ou moins passable. Et c'est alors que, d'une seule et même voix, les Québécois entonnent un joyeux «Maudit hiver!»

La chose a beau se répéter d'année en année, et ce, depuis des siècles, il semble qu'on ne s'y habitue pas. L'hiver dérange. L'hiver fait maudire (et «mots dire»). Il nourrit les conversations, libère les frustrations. L'hiver a le dos large.

Comment se fait-il qu'on en soit encore là 475 ans après l'arrivée de Jacques Cartier et 401 ans après la fondation de la première Abitation de Champlain? La question est lancée. Les Québécois forment-ils un peuple d'éternels «chialeux», qui envisageraient l'hiver comme un exutoire collectif? Ou ont-ils tout simplement été incapables de composer avec les éléments, de les intégrer à leur culture, à leur quotidien, à leur architecture?

Pour creuser la question, nous avons réuni un groupe de citoyens, de même que des spécialistes d'horizons divers. Si les défenseurs inconditionnels des bienfaits hivernaux sont peu nombreux, il n'en demeure pas moins que leurs arguments font réfléchir. L'hiver a du bon. Mais encore faut-il se donner la peine de l'envisager. Et, pour ce faire, il est un passage obligé, celui de vider son sac, de confronter son «démon», ce qui ne saurait se faire autrement qu'en cassant du sucre sur le dos de l'hiver. Et, oui, on ne s'en sort pas! Bienvenue dans le paradoxe québécois.

Charles Vincent
Éditeur



shutterstock



# LA GÉNÉRATION Y QUI DIRIGERA?

Aux États-Unis, le 4 novembre dernier, la génération Y a voté en masse pour Barack Obama. Les deux tiers des électeurs de moins de 30 ans ont accordé leur vote à celui qui promet le changement, la justice, l'espoir. L'homme annonce l'action, et les jeunes en demandent. Il incarne également la diversité culturelle, l'audace et le réalisme, ce qui colle aussi à la vision du monde des Y. Nous avons cherché à savoir s'ils ont eux-aussi le goût de diriger le monde.

Par François-Nicolas Pelletier

La génération Y est formée des jeunes nés entre 1977 et 1987 : ils sont plus d'un million au Québec et représentent près de 15 % de la population. Ces dernières années, la génération Y a été scrutée à la loupe (de nombreux articles ont été écrits à son sujet), nommée et renommée («du millénaire», «numérique», etc.), sollicitée (par les compagnies), critiquée (ces enfants-rois arrogants)... Mais pourquoi porter une telle attention à ce groupe? L'entrée de ces jeunes sur le marché du travail, ces dernières années, aurait laissé quelques patrons perplexes, les Y n'ayant pas les mêmes repères culturels et les mêmes valeurs qu'eux. Mais qu'en est-il exactement? Portrait de jeunes Y qui ont en commun d'étudier ou d'avoir étudié à l'Université de Sherbrooke.

**Vélo, super boulot, vie perso**

La génération Y n'est pas endormie. Le «métro, boulot, dodo», la routine de zombies, très peu pour elle. «On a des buts, on a des rêves, et on ne veut pas les mettre de côté», dit Adinson Brown, 21 ans, étudiant en médecine à l'Université de Sherbrooke. Tout en poursuivant ses études, Adinson prépare un projet de coopération en Afrique pour l'été prochain, il fait du vélo, de l'équitation, des critiques d'art pour un magazine Web, et il a déjà été bénévole pour de nombreux organismes (notamment ceux qui s'occupent des enfants malades). Lorsqu'il sera médecin, il veut continuer à s'engager de la sorte : «Ce sont presque des loisirs pour moi, ça m'apporte beaucoup.» Il compte en même temps élever une famille. Et ce n'est pas parce qu'il prévoit s'ennuyer au travail! «Je veux avoir des patients et faire de la recherche, tester de nouvelles approches en psychiatrie, ma nouvelle passion», dit-il.

Ce profil n'a rien de surprenant pour Charles-Henri Amherdt, psychologue et professeur à la Faculté d'éducation de l'Université de Sherbrooke. «Les Y veulent une vie à plein temps, dit-il; ils revendiquent le bien-être dans toutes les sphères de leur vie. Avant, on disait aux gens : "Souffrez sur Terre, vous aurez le bonheur au ciel." Ensuite, on leur a dit : "Souffrez au travail, vous connaîtrez le ▶

bonheur à la retraite." Les jeunes ne veulent plus, avec raison, de cette conception archaïque du bonheur différé.»

L'épanouissement dans toutes les sphères de la vie, voilà le credo de cette génération. Robert J. Mailhot, 32 ans, diplômé de la Faculté de médecine de 2004, en est un autre exemple. Il est chirurgien vasculaire au centre hospitalier régional de Trois-Rivières. «C'est un travail de précision qui me fascine et qui permet en plus de sauver des vies», dit-il. Mais il est aussi poète : habitué du Festival international de la poésie de Trois-Rivières, il a déjà publié deux recueils. En plus, dans ses moments libres, il invente de nouveaux outils chirurgicaux, dont un est breveté, et un autre est sur le point de l'être!



Charles-Henri Amherdt est psychologue et professeur à la Faculté d'éducation.



Adinson Brown

François Lafrance

### Bye-bye, *boss*!

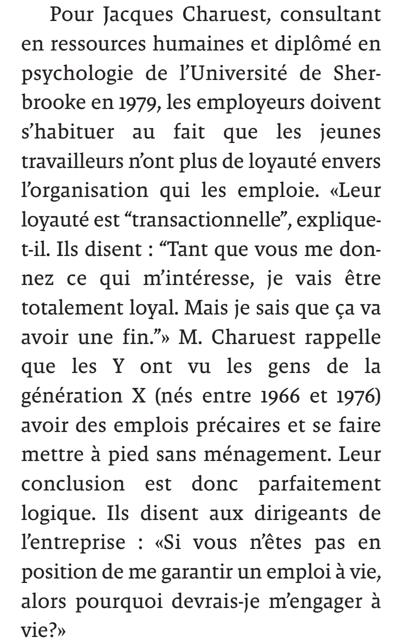
Lorsqu'on a une telle diversité d'intérêts, le travail prend parfois une place toute relative. C'est le cas des Y. Phénomène nouveau, ils peuvent quitter leur travail sans crier gare, sans même être certains d'en trouver un autre. Frédéric Blouin, 31 ans, ingénieur électrique diplômé en 2001, a fait le saut. Après avoir travaillé cinq ans pour Victhom, une compagnie qui conçoit et fabrique des prothèses bioniques ultramodernes, il a renoncé à son salaire annuel de plus de 50 000 $ pour aller faire de la musique à Vancouver. «Ce n'est pas que je n'aimais pas mon travail, mais j'avais envie de faire de la musique et de voyager», explique-t-il. D'où son départ pour Vancouver il y a un an et demi, où il compose maintenant des chansons et apprend différents instruments (guitare, ukulélé, etc.). En plus de faire ce qu'il aime, il a davantage de temps pour réfléchir au monde qui l'entoure : «Il y a peut-être moins d'argent dans mon portefeuille, mais c'est une richesse que je cultive.» Ses réflexions l'ont également poussé vers le bénévolat. Il a notamment organisé, l'automne dernier, un spectacle-bénéfice au profit d'un organisme de sa région d'origine, Richmond, qui œuvre dans le domaine de la santé mentale.

Pour Jacques Charuest, consultant en ressources humaines et diplômé en psychologie de l'Université de Sherbrooke en 1979, les employeurs doivent s'habituer au fait que les jeunes travailleurs n'ont plus de loyauté envers l'organisation qui les emploie. «Leur loyauté est "transactionnelle", explique-t-il. Ils disent : "Tant que vous me donnez ce qui m'intéresse, je vais être totalement loyal. Mais je sais que ça va avoir une fin."» M. Charuest rappelle que les Y ont vu les gens de la génération X (nés entre 1966 et 1976) avoir des emplois précaires et se faire mettre à pied sans ménagement. Leur conclusion est donc parfaitement logique. Ils disent aux dirigeants de l'entreprise : «Si vous n'êtes pas en position de me garantir un emploi à vie, alors pourquoi devrais-je m'engager à vie?»

La précarité ne les effraie pas. En fait, le mot lui-même n'est peut-être plus adapté à leur vision du monde. Élise Arguin, 29 ans, qui a obtenu une maîtrise en environnement en 2007, vient de terminer un contrat au service des communications de la ville de Sherbrooke. Elle et son conjoint sont travailleurs autonomes. Situation délicate? «Au contraire, j'aime le fait de travailler à forfait, dit-elle. Ça me permet de vivre de nouvelles expériences. J'ai bon espoir qu'il y aura toujours quelque chose pour nous dans l'avenir.» Et la preuve de cette confiance, c'est qu'elle attend son premier enfant et que le couple vient d'acheter un duplex.

Jacques Charuest est consultant en ressources humaines et diplômé de psychologie.





Frédéric Blouin





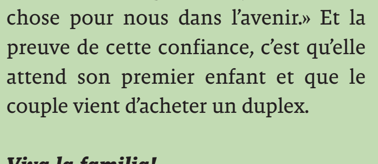
### *Viva la familia!*

Charles-Henri Amherdt observe d'ailleurs dans les salles de classe qu'il y a plus d'étudiantes enceintes qu'auparavant. «C'est une marque de confiance par rapport à l'avenir, dit-il; les jeunes n'attendent pas d'avoir un emploi avant de fonder une vie familiale.» Un comportement qui aurait été jugé risqué par les boomers, et encore plus par la génération X, qui a connu une grande précarité en début de carrière et qui a repoussé la venue du premier enfant.

Cet intérêt pour la famille se manifeste aussi dans le désir exprimé par les Y de maintenir un équilibre entre le travail et la vie familiale. Selon Jacques Charuest, cette préoccupation s'explique facilement : «Les Y ont vu leurs parents se donner entièrement au travail et ils ont connu les séparations matrimoniales qui en étaient parfois la conséquence.» Une réalité qui cause des maux de tête à des cabinets professionnels (avocats, comptables, etc.), qui ont de la difficulté à recruter de nouveaux associés. Être associé signifie travailler de longues heures, et plusieurs jeunes ne sont pas prêts à sacrifier leur vie de famille pour ça.

Lucie Mandeville, professeure au Département de psychologie de l'Université, observe elle aussi cette tendance. Elle-même de la génération des boomers, elle affirme : «Lorsque j'ai commencé, la culture du département était vocationnelle : on était prêt à donner beaucoup de temps pour son développement.» Aujourd'hui, elle observe que les aspirations personnelles et familiales ont pris beaucoup d'importance chez les étudiants et les jeunes professeurs. «Ils parlent plus de leurs besoins familiaux, dit-elle. Ils sont moins prêts à accepter des tâches supplémentaires et ils sont plus susceptibles de prendre congé pour s'occuper d'un enfant malade ou de leur propre santé.»

Au début, elle a vécu ce changement comme un choc des cultures. «Je me disais : "Ils ne veulent pas travailler, les jeunes!" Mais, après réflexion, j'ai conclu qu'ils avaient raison de penser que la vie, ce n'est pas que le travail. J'ai ▶



Élise Arguin

François Lafrance

## Nommer la génération Y

**Les baby-boomers n'ont qu'un nom, et les X n'en ont que deux, si on accepte le terme de «génération sacrifiée» qu'on leur accole gentiment. Les Y, eux, en ont presque assez pour remplir un iPod! Voici comment ils ont souvent été qualifiés : «écho» ou «écho-boomers» (étant souvent les enfants des boomers), «génération du millénaire», «next», «nexters» ou «suivants» (parce qu'ils suivent les X et leur ressemblent, selon certains), «why» (qui sonne comme «Y» en anglais), «velos», «net», «www», «i-Generation», «Google Generation», «e-Generation», «digital kids», «digital natives» ou «génération numérique», «citoyen du monde», «caméléon», «glucose», «nexus», «boomerang generation», «generation We»… Ouf!**

**Pourquoi une telle profusion de noms? «Difficile à dire, répond Jacques Légaré, professeur émérite en démographie à l'Université de Montréal. Mais une chose est sûre, c'est qu'avant le baby-boom on ne mettait pas l'accent sur les distinctions entre les parents et les enfants. Les théories intergénérationnelles, c'est un phénomène assez récent, peut-être causé par l'écart de valeurs entre les boomers et leurs parents.» Mode passagère? En tout cas, s'il faut trouver autant de noms à ceux qui suivent les Y, les théoriciens intergénérationnels auront du pain sur la planche!**




## Définir la génération Y

**La science des générations est loin d'être exacte. Pour la génération Y, on trouve presque autant de définitions que d'auteurs. Ainsi, certains la font commencer en 1976, d'autres en 1978, et d'autres encore en 1980 ou même 1982... Même chose pour la limite supérieure : certains la placent en 1986, et d'autres vont jusqu'à l'an 2000. «La définition d'une génération est assez floue, reconnaît Jacques Légaré. Elle dépend des données dont on dispose, mais elle devrait aussi correspondre à des expériences communes. En même temps, elle peut aussi faire référence au temps qu'il faut à un groupe pour être en âge de se reproduire, dit-il. Dans ce cas, une génération serait un peu plus longue, environ 20 ans.» Le calcul des générations commence en général à partir des baby-boomers, qui sont nés entre 1946 et 1965. Mais déjà, il y a un débat : certains considèrent que les «jeunes» boomers, nés entre 1961 et 1965, ont plutôt vécu une réalité de X, soit une difficulté à entrer sur le marché du travail, la précarité de l'emploi, etc. Toujours selon les définitions les plus courantes, les X seraient nés entre 1966 et 1976. Suivraient les Y, nés à la fin des années 70. Ce qu'il faut retenir, c'est que ces définitions ne sont pas coulées dans le béton. Nous avons retenu celle de Jacques Charuest, consultant en ressources humaines, soit les jeunes nés entre 1977 et 1987. Cette définition correspond à son expérience sur le terrain. Cela dit, il ne faut pas mettre tous les Y dans le même panier. «Les enfants des immigrants, par exemple, ressemblent beaucoup plus aux boomers et sont très orientés vers la carrière», précise M. Charuest. Charles-Henri Amherdt affirme lui aussi qu'il ne faut pas prendre ces définitions comme des absolus : «Une génération, c'est d'abord une mentalité, une dominante de groupe, mais des gens de groupes d'âges différents peuvent partager une même attitude face à la vie.»**

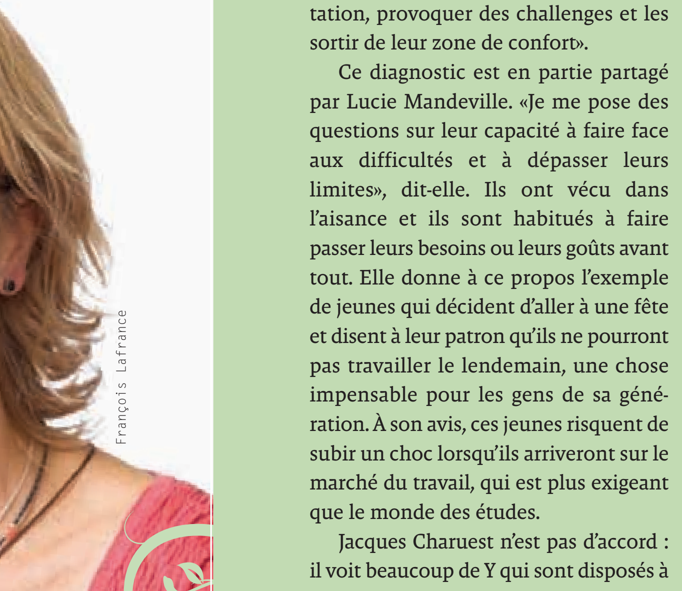
réalisé que je ne m'étais peut-être pas suffisamment occupée de mon garçon. Ils ont fait en sorte que je suis revenue vers ma famille.»

Ce désir de conjuguer de façon équilibrée travail et famille s'exprime même… avant que la famille existe! Adinson Brown affirme que certains de ses amis qui étudient en médecine choisissent leur spécialité en fonction des heures de travail escomptées. Par exemple, l'urgence et l'obstétrique ne sont pas très populaires parce qu'elles riment avec horaires irréguliers et imprévisibles. Adinson souhaite consacrer du temps à sa future famille. Pas question de travailler 70 heures par semaine : «Le travail, c'est important, mais la famille, c'est quand même ça qui reste et dont on est le plus fier.»

**Pénurie de gestionnaires à l'horizon?**

Les jeunes quittent facilement leur emploi s'ils ne trouvent pas ce qu'ils cherchent et ils veulent se garder du temps pour la famille et toutes sortes d'autres activités. Comment réussiront-ils à devenir gestionnaires? Car pour monter les échelons dans une entreprise, il faut souvent y avoir acquis de l'expérience, donc y être resté quelques années, avoir affronté les conflits internes, avoir montré son dévouement… Le printemps dernier, le président de L'Oréal Canada, Javier San Juan, a fait part de ses inquiétudes à la Chambre de commerce du Montréal métropolitain. Dans son discours, il disait que «[…] l'environnement dans lequel [les jeunes] évoluent n'est pas propice, il est même dangereux pour le développement de leurs aptitudes de futurs dirigeants. Ils évoluent en effet dans un contexte économique très privilégié où la notion de prise de risques, à titre personnel, est fortement atténuée.» Il ajoutait que «les enjeux liés à la prise de décision, par exemple à propos de leur carrière, portent peu à conséquence». À cet effet, il a donné en exemple le recours aux congés sabbatiques. Selon M. San Juan, pour préparer les futurs gestionnaires, il faut «oser la confrontation, provoquer des challenges et les sortir de leur zone de confort».

> À mon avis, ces jeunes risquent de subir un choc lorsqu'ils arriveront sur le marché du travail, qui est plus exigeant que le monde des études.
>
> — Lucie Mandeville


François Lafrance

Ce diagnostic est en partie partagé par Lucie Mandeville. «Je me pose des questions sur leur capacité à faire face aux difficultés et à dépasser leurs limites», dit-elle. Ils ont vécu dans l'aisance et ils sont habitués à faire passer leurs besoins ou leurs goûts avant tout. Elle donne à ce propos l'exemple de jeunes qui décident d'aller à une fête et disent à leur patron qu'ils ne pourront pas travailler le lendemain, une chose impensable pour les gens de sa génération. À son avis, ces jeunes risquent de subir un choc lorsqu'ils arriveront sur le marché du travail, qui est plus exigeant que le monde des études.

Jacques Charuest n'est pas d'accord : il voit beaucoup de Y qui sont disposés à faire des efforts et qui sont intéressés à devenir gestionnaires. Mais ils ne travailleront pas de la même façon que leurs prédécesseurs. Ils voudront continuer à développer leurs intérêts personnels. «Un jeune peut vouloir prendre quelques jours de congé en dehors des périodes habituelles pour participer à un triathlon, assister à une course automobile de Nascar ou aller faire de la plongée sous-marine», explique-t-il, remarquant au passage leur intérêt pour les sensations fortes. Et comme c'est une génération composée de gens qui ont plus voyagé que les boomers et qui sont habitués à être stimulés, il faut que le travail corresponde vraiment à leurs intérêts pour qu'ils s'y donnent entièrement.

Christine Landry, 31 ans, qui a terminé une maîtrise en environnement et a été diplômée en 2004, incarne bien cette tendance. L'action, les défis, ça ne lui fait pas peur : elle est directrice des événements spéciaux au Consortium Écho-Logique, un organisme à but non lucratif qui offre une gestion écologique des rebuts lors d'événements ou de congrès. Elle compte parmi ses clients les plus grands événements extérieurs au Canada : le Festival international de jazz de Montréal, la Fête du Canada à Ottawa et à Gatineau et, en Estrie, le Festival des traditions du monde de Sherbrooke, entre autres.

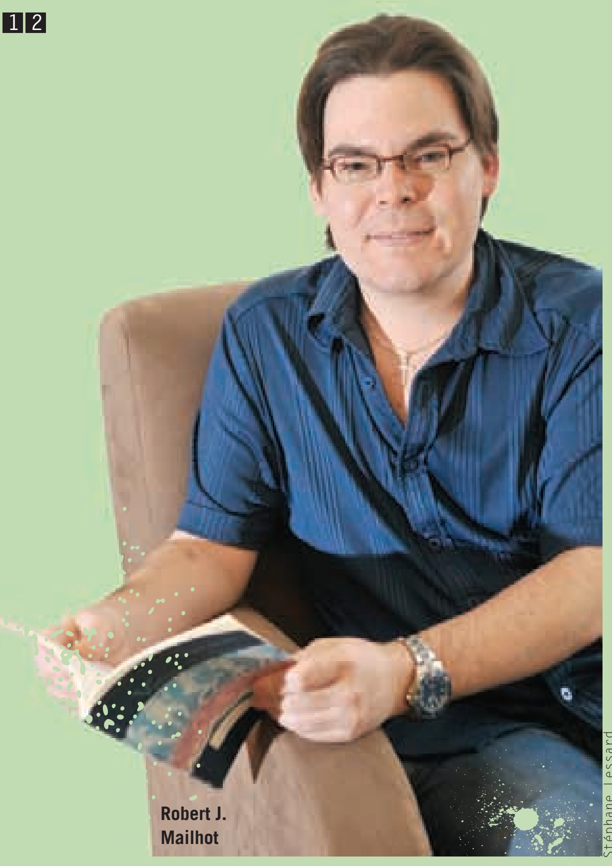
Son credo est simple. «Quand tu veux, tu peux», dit-elle, ajoutant qu'elle trouve toujours les ressources pour surmonter les obstacles. Elle aime la gestion, qui lui permet de toucher à tout et qui est centrée sur l'action. Elle a d'ailleurs quitté un emploi au gouvernement du Nouveau-Brunswick qui lui offrait pourtant de bonnes conditions : «Après deux ans, c'était assez. Au gouvernement, ça ne bouge pas vite, et moi, j'aime ça quand les choses avancent!»

Mais ce qui la motive par-dessus tout, c'est que son travail est lié à une de ses préoccupations : la protection de l'environnement. «Si je voulais un meilleur salaire, je ne serais pas au Consortium. Je suis là parce que je peux œuvrer pour l'environnement et qu'ici on peut faire la différence.» En effet, depuis qu'elle s'est jointe à l'équipe, en 2004, le nombre d'événements gérés par le Consortium est passé de 28 à 75.

Annik Giguère, 29 ans, étudiante en service social, ne recule pas non plus devant les responsabilités. Nommée Personnalité par excellence au Gala Forces Avenir 2007, elle est conseillère municipale dans le village de Wotton depuis plus de trois ans. «Je trouvais que ça ne bougeait pas à Wotton, qu'il n'y avait rien pour les jeunes et les familles», dit-elle. Depuis son arrivée, elle travaille à améliorer les infrastructures sportives de son village et elle essaie de convaincre les autres élus d'implanter la collecte des résidus organiques. Elle s'occupe de tous les dossiers qui touchent les jeunes ou l'environnement. ▶

Annik Giguère
François Lafrance


Christine Landry
Guy Beaupré



Robert J. Mailhot

Stéphane Lessard

«J'ai l'impression qu'il y a un crescendo de violence, que le monde est sur le bord d'exploser ou de s'écrouler; j'ai beaucoup d'inquiétudes par rapport à l'avenir.»

**Individualistes, mais pas égoïstes**

Annik Giguère n'en est ni à son premier ni à son dernier engagement : elle a été bénévole auprès d'un regroupement lié à l'agriculture biologique et à l'agroforesterie, elle a cofondé une coopérative de soutien aux jeunes entrepreneurs de la région et elle a participé à deux projets de coopération au Mali. Elle compte retourner en Afrique avec son conjoint et ses deux jeunes enfants d'ici les cinq prochaines années. «On est bien ici, alors on peut aider les autres, explique-t-elle simplement. Je veux faire découvrir ça à mes enfants, pour qu'ils comprennent que tout le monde ne vit pas dans les mêmes conditions que nous.» La preuve est faite : être conseillère municipale dans un village de 1500 habitants n'empêche pas d'avoir des projets à l'échelle mondiale!

En fait, les jeunes ne sont pas aussi centrés sur eux-mêmes qu'on le dit. Presque tous les Y interviewés agissent d'une manière ou d'une autre pour le bien-être de leur communauté ou de l'environnement, que ce soit par leur travail ou autrement. Ce qui les distingue des boomers, c'est la nature des causes et la forme de l'engagement : l'environnement et le développement international sont clairement à l'ordre du jour, même si les causes locales ne sont pas abandonnées pour autant.

Mais surtout, les organisations traditionnelles comme les syndicats et les partis politiques n'ont pas leur faveur. Adinson Brown affirme que «c'est l'addition des petits gestes individuels qui fait une différence, comme dans le cas de l'environnement. On ne peut pas tout demander aux politiciens. Si on attend leurs décisions, on peut attendre très longtemps.» Il ajoute qu'il préfère ne pas s'associer à un parti politique. «Moi, je peux agir, et s'il y a des partis qui sont d'accord avec mes démarches, ils viendront m'encourager!», lance-t-il candidement. On est loin de l'attentisme. À croire que la devise des Y serait la fameuse phrase lancée par John F. Kennedy en 1961 : «Ne vous demandez pas ce que votre pays peut faire pour vous, mais plutôt ce que vous pouvez faire pour votre pays.» Et on pourrait ajouter : «Et pour le monde…»

**Et l'avenir?**

On ne sera pas surpris d'apprendre que cette génération est plutôt optimiste. Que ce soit pour eux ou pour le monde, presque tous les Y interviewés ont exprimé leur confiance en l'avenir. «On voit que les gens évoluent, affirme Adinson Brown. Par rapport à l'environnement, les progrès qu'on a faits sont phénoménaux! C'est la même chose pour le racisme; les gens sont beaucoup plus ouverts qu'avant. Et quant à leur santé, ils font beaucoup plus attention.» Selon Annik Giguère, «ça prend juste de la volonté pour faire changer les choses, et quand les gens se sentent interpellés, ils se mobilisent». Seul Robert J. Mailhot exprime des inquiétudes : «J'ai l'impression qu'il y a un crescendo de violence, que le monde est sur le bord d'exploser ou de s'écrouler; j'ai beaucoup d'inquiétudes par rapport à l'avenir.» Sensibilité particulière de poète? Quoi qu'il en soit, son diagnostic ne fait pas l'unanimité. «Il y a tellement de mauvaises nouvelles ces temps-ci, explique Christine Landry. Il y a des crises, mais il existe toujours des solutions; il faut juste les trouver.» Elle ajoute, par rapport à la situation du Québec : «Franchement, on n'est pas en Afrique; on n'a vraiment pas de raisons de chialer!»

Est-ce que la récession risque de casser cet optimisme? Est-ce que le cynisme pourrait revenir à l'ordre du jour? Est-ce que l'immense vague d'espoir portée par Obama et qui a rejailli sur tout l'Occident pourrait finir en déception, comme tant d'autres grands mouvements politiques? Si on se fie aux commentaires des jeunes interviewés pour cet article, il en faudra beaucoup pour atteindre leur confiance tranquille.

## Conflit des générations? Quel conflit?

S'il y a bien des différences entre les générations à propos des façons de se comporter au travail et de certaines valeurs, est-ce à dire qu'il y a un conflit entre les Y et les autres? Pas pour Jacques Charuest : «Quelques gestionnaires trouvent les Y arrogants mais, dans l'ensemble, la relation est harmonieuse.» À preuve, le nombre de jeunes qui restent longtemps chez leurs parents. «Nous, les boomers, on voulait partir le plus vite possible de la maison, dit-il. Mais les Y ont vécu dans des familles moins nombreuses que les nôtres et ils ont été habitués à être consultés; ils sont à l'aise avec leurs parents.» C'est un constat qui trouve écho chez Élise Arguin : «C'est sûr qu'il y a des petites différences entre les générations. Par exemple, je consulte beaucoup plus de documents à l'écran que mes patrons, qui ont besoin de tout imprimer. Mais je m'inspire d'eux, et ils m'apprennent beaucoup.»





# Barack Obama : Les espoirs de l'interculturel, les pièges de l'international

*L'American Dream* est «revigoré». La culture états-unienne du melting-pot redore son blason et refait ses preuves contre un scepticisme à l'égard du vivre-ensemble pluriel. Cette manière d'être à l'américaine a repris, ou est en train de reprendre, sa pleine capacité. Les prémisses d'un New Deal se dessinent dans les imaginaires. Initié à l'interculturel, le président élu par un fort appui – même parmi les blancs – pourrait remettre la diplomatie au centre des préoccupations, à Washington.

Son élection a pris les allures d'un référendum sur la politique étrangère de l'administration de George W. Bush. En d'autres termes, la présidence d'Obama nourrit les espoirs d'un nouveau monde, différent de celui qui s'est effondré avec les attentats terroristes du 11 septembre. Obama serait, semble-t-il, inspiré par un idéalisme wilsonien pacifiant, à l'opposé du comportement combatif et belliqueux de son prédécesseur républicain.

Les attentes sont élevées. On espère que le nouveau président pourra tabler sur le recul des néo-conservateurs et de leur «idéalisme révolutionnaire», et revenir au réalisme axé sur la raison d'État et non dicté par le dogmatisme ou les prismes de l'idéologie.

Ce faisant, l'administration Obama devra manifestement relever des défis de taille. Parmi eux, il y a les risques afférents à une autre approche diplomatique qui consiste à s'ouvrir sur le multilatéralisme et l'extension de l'acceptation d'un rôle de *primus inter pares* (égalité formelle entre des pairs). Il s'agit là de l'aveu de la fin de l'unilatéralisme et même une reconnaissance des limites de l'hégémonie de l'hyperpuissance des États-Unis. La Chine s'en féliciterait. La Russie s'attendrait à l'atténuation de la prudence à son égard et à un gel de l'expansion de l'OTAN dans son voisinage.

Par ailleurs, les appels incessants du nouveau résident de la Maison-Blanche à l'Europe pour qu'elle s'engage plus, surtout militairement, dans les combats en Afghanistan et ailleurs soulèvent du mécontentement dans le vieux continent. Les hésitations européennes seront un ennui certain pour les stratèges américains et pour la solidité des liens transatlantiques.

Du côté du continent africain, les espoirs vifs pour une aide américaine substantielle dépassent les capacités du leader américain. En Amérique latine, ceux qui ont bâti leur gloire sur l'anti-bushisme ou l'anti-américanisme se verront appelés à reconsidérer «l'offre obamienne» de dialogue, plutôt embarrassante pour le Vénézuélien Chavez et prometteuse pour le Brésilien Lula.

Cela étant dit, les priorités de Barack Obama seront concentrées sur le Grand Moyen-Orient. Un des enjeux importants reste la guerre contre le terrorisme. Obama a exprimé son intention ferme de recentrer ses efforts contre Al Qaïda et ses parrains. Or, il ne semble pas y avoir de position gagnante à propos de cette question : poursuivre la pression militaire, comme le laissent entendre les slogans du candidat Obama, c'est entretenir l'illusion d'une victoire dans une guerre asymétrique. Entamer le dialogue, c'est renouer avec des ennemis de la démocratie.

Un autre enjeu grave reste celui de l'approche réservée à l'ambition nucléaire du régime iranien. Obama se trouve là aussi devant un autre dilemme. D'un côté, être permissif mènerait à l'aliénation d'Israël. Dans ce cas, cela provoquerait des turbulences inévitables avec le nouveau pouvoir israélien qui sera formé à la fin de l'hiver 2009. De l'autre côté, rester intransigeant pourrait mettre en péril les intérêts et les soldats américains en Irak et ailleurs.

En ce qui concerne le conflit arabo-israélien, la question palestinienne ne tolère plus de tergiversations américaines. Dans un premier temps, les Palestiniens attendent avec impatience que les Américains accélèrent la mise en place de la solution des deux États. L'urgence est compréhensible : l'Autorité palestinienne, avec à sa tête Mahmoud Abbas, risque de s'effriter si la paix ne se profile pas à l'horizon. Les islamistes, surtout le Hamas, proche de la politique iranienne et syrienne, renverseraient le pouvoir. Dans un tel cas, une vague de radicalisme serait à craindre. En Israël, le retour de la droite serait plus probable. En Palestine, la défaite des adeptes de la solution négociée serait définitive.

On s'attend également à ce que les Américains appuient davantage les négociations entre Syriens et Israéliens; celles-ci seraient encadrées par un allié imposant : la Turquie. Des personnes influentes de l'entourage d'Obama appellent de tous leurs vœux un changement stratégique au Proche-Orient. En revanche, certains Arabes de Washington expriment leur appréhension face à ce probable rapprochement avec Damas et à son impact sur la révolution du Cèdre, anti-syrienne, qui avait été appuyée chaleureusement par l'administration Bush. Le Liban se retrouverait alors sous la coupe du régime syrien. Pire, l'ennemi affiché des États-Unis, le Hezbollah chiite libanais, pro-iranien et puissant, aurait le dernier mot sur le destin d'un régime pluriconfessionnel et libéral. Un revers cuisant pour les intérêts américains sur les bords de la Méditerranée.

Premier Noir à la Maison-Blanche, Barack Obama a déjà fait une entrée triomphale dans l'histoire. Reste qu'il devra prendre des décisions importantes pour construire un monde plus juste, plus libre et plus solidaire. Obama n'a pas le droit de décevoir.

Sami Aoun
Professeur de science politique



# MYTHE OU RÉALITÉ

UNE COLLABORATION DE AGENCE science presse





Istockphoto

## La révolte des robots

C'est le mythe de Frankenstein, transposé sous la froideur du métal : à quand les robots rebelles? Le scénario a tellement imprégné la science-fiction — des œuvres d'Isaac Asimov à *Battlestar Galactica*, en passant par *La matrice* — qu'on ne s'en étonne même plus. Pourtant, qui dit rébellion dit motivations personnelles; qui dit motivations personnelles dit conscience. Une âme, prétendraient les croyants. Diriez-vous que votre iPhone ou que votre BlackBerry ont une âme?

Pour l'instant, même les ordinateurs capables de battre les champions du monde aux échecs ne peuvent penser par eux-mêmes. Certes, ils peuvent «apprendre», mais c'est le même type d'apprentissage que votre logiciel qui «apprend» le mot que vous préférez employer. Même un canari fait preuve de plus d'indépendance d'esprit quand il réclame ses graines favorites!

La menace viendrait-elle plutôt des nanotechnologies? En 2000, l'informaticien Bill Joy a publié dans *Wired* l'article qui a lancé la peur d'une apocalypse causée par des milliards de milliards de robots microscopiques. Dans quelques dizaines d'années, prédit-il, ces micromachines pourraient acquérir la capacité de produire des copies d'elles-mêmes — ce qui est hautement hypothétique — en bouffant tout le carbone sur leur passage, c'est-à-dire toute la vie sur Terre. On appelle ça l'écophagie.

Cette idée souffre toutefois d'une lacune : de tels robots auraient besoin d'énergie pour se mouvoir et se reproduire. S'ils dépassaient un certain seuil «démographique», ils connaîtraient le même sort que toutes les créatures vivantes : la sélection naturelle, jusqu'à ce que soit atteint un certain équilibre avec l'écosystème.

Le scénario le plus probable, selon le futurologue Ray Kurzweil, c'est que nous fusionnions peu à peu avec les technologies, pour éloigner les maladies et accroître notre espérance de vie. Cela suppose une convergence de l'informatique et de la biologie, un pas déjà amorcé avec les cœurs artificiels. Si tel devait être le cas, les machines auraient effectivement acquis une conscience... la nôtre. ■





# Qui ne dit mot consent

Jean Paré
Journaliste et auteur

La participation électorale est le thermomètre de la météo politique. Les températures récentes ont été sous la normale. D'aucuns considèrent ce changement climatique comme grave, voire catastrophique... Et les réactions sont inquiétantes. Des politologues proposent des scrutins de liste compensatoires-plurinominaux-cumulatifs-transférables-parallèles par apparentement et à géométrie variable — je m'amuse —, systèmes archi-compliqués qui aggraveraient plutôt le problème, car on aime bien savoir exactement quel sera l'effet de son vote.

Le directeur des élections, lui, conseille de rendre le vote obligatoire... pour forcer l'électeur à accomplir son devoir. «Devoir», le mot est lâché. Sauf que le vote n'a pas été arraché aux citoyens par le pouvoir; il a été enlevé au pouvoir par les citoyens : c'est un droit, pas un devoir. Les journalistes aiment bien dire que les citoyens se sont rendus aux urnes «accomplir leur devoir»; ils devraient plutôt dire qu'ils sont allés exercer leur droit.

Si voter est une liberté, l'abstention, aussi. D'autant plus que l'abstention n'indique pas nécessairement l'indifférence. Il y a bien des raisons de ne pas voter. On peut en être empêché par quelque tâche importante, un voyage, la maladie, un imprévu. Faudra-t-il des billets de médecin pour éviter l'amende? Surtout, il faut faire la différence entre «abstention» et «absence» : l'abstentionnisme véritable est un «isme», et, donc, un choix politique ou une stratégie, pour utiliser un mot à la mode aux dernières élections.

On peut être insatisfait du parti de son choix ou de son candidat sans pour autant vouloir voter pour un parti adverse. Un électeur peut estimer qu'il n'y a pas d'enjeux majeurs et que n'importe lequel des partis en lice fera l'affaire. Aujourd'hui, d'ailleurs, nombre de grandes questions sont sur le «pilote automatique», c'est-à-dire déterminées par la constitution, les chartes et les tribunaux.

Que les partis se ressemblent, comme on dit, est partiellement vrai. Un bouquet de mesures sociales a mis les citoyens à l'abri des catastrophes majeures malgré certaines embardées. De plus, nos choix électoraux n'auront d'effet, souvent, que dans un avenir assez lointain; aucun gouvernement ne peut, en un mandat ou même en deux, changer radicalement la fiscalité, rembourser la dette et régler les problèmes d'éducation, d'environnement ou de santé.

Restent, à l'occasion, des TGQ, de «très grandes questions» : constitution, corruption, guerre... Et en ces occasions, le vote «sort» : au référendum de 1995, la participation a été de 93,5 %. Sur des questions cruciales, sécession d'une province, abolition de la monarchie, gouvernements autochtones parallèles — ou imposition de la plus-value des résidences principales! —, soyons sans inquiétude, on verrait le taux de participation bondir. Tout comme quand apparaît un Obama...

Mais il y a autre chose. On peut aussi ne pas savoir pour qui voter, juger que l'on n'a pas la compétence pour décider de questions de plus en plus complexes. Et, en conséquence, avoir la sagesse de s'abstenir. Le politologue et historien français Bertrand de Jouvenel constatait, il y a déjà 50 ans, que le loisir et la capacité de prendre connaissance des intérêts généraux de la société n'ont pas augmenté à proportion de la complexité des problèmes *(Arcadie, essais sur le mieux-vivre)*.

Soyons francs : il y a des gens dont on ne souhaite pas qu'ils votent. Et il ne s'agit pas d'un cas de figure. Plus d'un citoyen sur quatre (38 % selon l'Université de Montréal) serait «analphabète fonctionnel», incapable de comprendre même le mode d'emploi et la mise en garde sur une boîte d'analgésique. Plus de la moitié ne lisent jamais un journal. Où ces électeurs s'informeraient-ils? À *Tout le monde en parle*, maintenant que la disparition d'émissions d'affaires publiques sérieuses force les politiciens à aller grimacer dans des émissions juste pour rire? D'ailleurs, la contagion a atteint même les journaux, qui couvrent la politique comme un sport ou un spectacle : programmes, enjeux et idées, zéro.

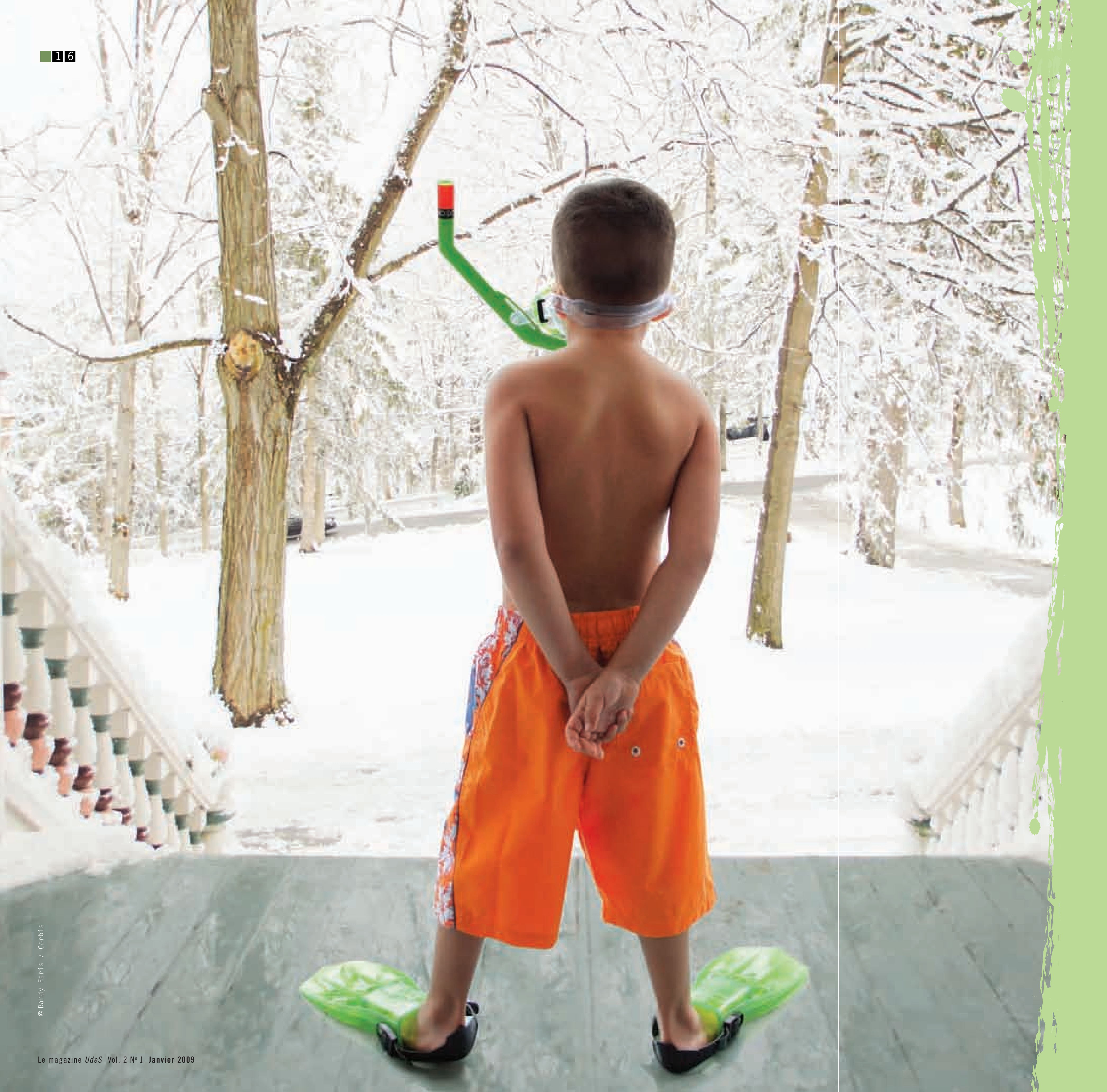
Si la participation était obligatoire, ne pourrait-on pas annuler son vote, tout simplement? Ce serait confondre les abstentionnistes et les absents. Et cela n'aurait de sens que si les bulletins offraient aussi une case «aucun». Et si les médias avaient l'obligation d'afficher ces résultats. Quel politicien aura le courage d'ajouter cette case «aucun»?

Enfin, l'abstention dépend des partis eux-mêmes. L'art de la politique est aussi la capacité de faire voter. On sait que les «machines» font «sortir» le vote; or, l'affaiblissement des «machines», qui manquent d'argent et, surtout, de personnel, a été patent aux dernières élections. C'est sans compter que l'on nous a plutôt dit pour qui **ne pas** voter...

Tout cela nourrit à la fois le mélange de sécurité et d'indifférence qui incite à rester chez soi et à la fois la démagogie populiste : *yaka* faire ceci, *yaka* changer cela... Mais le «yakisme» n'est pas une politique sérieuse. Veut-on vraiment que les absents fassent dorénavant émerger des urnes des gouvernements d'animateurs de radio-poubelle?

Il y a sûrement de bonnes raisons d'améliorer le système de scrutin, mais le taux de participation électorale n'est pas de celles-là.

N.D.L.R.: Cet article a été rédigé après les élections fédérales et avant les élections provinciales.


© Randy Faris / Corbis

# Maudit hiver!

Pour une bonne majorité d'entre nous, l'hiver n'est ni plus ni moins qu'un mauvais moment à passer. Au point où on a l'impression que, même après 400 hivers passés en Amérique, les Québécois ne se sont pas encore adaptés à leur climat. Autopsie de l'état d'esprit de nombreux Québécois face à une saison au cours de laquelle ils semblent avoir perdu leurs repères. Par Josée Labrie



Shutterstock

L'hiver provoque bien des mécontentements. Dès la première bordée, les automobilistes grincheux se montrent impatients de rentrer chez eux et se plaignent du trafic dense, empêtrés dans les centimètres de neige. Ensuite, ils pestent, encouragés par le ton plaintif des présentateurs météo, car ils devront ramasser cette neige, «ce cadeau du ciel». Que diraient nos ancêtres, ceux qui ont colonisé le pays dans des conditions difficiles, en entendant nos jérémiades? «Aurions-nous engendré des moumounes, pardieu!»

Est-ce parce que les Québécois sont des geignards professionnels ou est-ce parce qu'ils ne se sont jamais réellement adaptés aux rigueurs de la saison froide?

Pour trouver quelques réponses à ces questions, nous avons décidé de rencontrer des spécialistes et de réunir un groupe d'une dizaine de personnes qui ont en commun de vivre ou de subir l'hiver (selon le cas), afin d'échanger sur ce thème. La rencontre a lieu à la fin d'un après-midi gris et humide du mois de novembre. Le groupe est formé de professionnels, célibataires ou vivant en couple, choisis au hasard. Plusieurs ont de jeunes enfants et doivent composer avec les horaires d'école ou de garderie ainsi qu'avec leurs obligations professionnelles. Ce sont donc des parents «normaux». La discussion est animée et prend très vite la forme d'un règlement de compte à l'égard de l'hiver. À la fin de l'entretien, nos participants sont satisfaits de l'échange et soulagés. L'idée de créer des groupes de discussion sur l'hiver, qui serviraient d'exutoire aux frustrations, émerge à la suite de cette rencontre.

## On n'a plus les hivers qu'on avait

Plusieurs personnes du groupe se montrent positives par rapport à ce qu'on appelle l'hiver franc, c'est-à-dire un hiver classique avec beaucoup de neige et un froid sec et tolérable. Seulement, ce type d'hiver est manifestement en voie de disparition. «Le problème, c'est que nous avons des entre-deux de plus en plus longs», se plaint Mathieu. «Ça contribue à miner le moral des gens», ajoute Jean, qui affirme qu'il aime rester chez lui, près du feu, lorsque la tempête se déchaîne à l'extérieur.

C'est l'incertitude et les écarts de température constants, que l'on attribue en partie au phénomène du réchauffement climatique, que notre groupe semble détester le plus. Le manque de lumière naturelle constitue la seconde contrainte la plus importante. «Devoir sortir du bureau et rentrer chez soi à la noirceur, ça finit par être très lourd», lance Antoine. Ce manque de lumière naturelle est néfaste au point que 20 % des Québécois souffrent de trouble affectif saisonnier (TAS), ce qui leur donne l'impression d'être constamment fatigués et les oblige à dormir davantage. «Un pourcentage élevé de gens ne sont même pas diagnostiqués TAS et considèrent que ce malaise naturel vient avec l'hiver et finit par passer», observe le psychiatre Pierre Gagné.





Ce dernier recommande régulièrement à des patients de pratiquer la luminothérapie (voir encadré à la page suivante). «En Amérique du Nord, environ 3 % des gens souffrent de dépression saisonnière. C'est grave; certains doivent même cesser toute activité», explique Pierre Gagné. Lui-même affirme sans gêne qu'il déteste l'hiver et affiche un plaisir évident à le dénigrer, semblant prêt à une joute oratoire avec quiconque oserait défendre la position contraire. Que pense-t-il de nos jérémiades à propos des intempéries que nous impose l'hiver? Se plaint-on trop de cette saison? «C'est normal de détester l'hiver; il est même souhaitable que nous nous plaignions collectivement, car c'est un exutoire», soutient-il.

## Le Québec, pas tout à fait adapté à l'hiver?

Sommes-nous des mésadaptés? La question est évoquée depuis quelques décennies, et elle resurgit périodiquement selon l'urbaniste Gérard Beaudet, de l'Université de Montréal. D'après lui, notre rapport trouble avec la saison s'explique par nos racines : «Nos ancêtres ne proviennent pas de pays nordiques et leur adaptation a représenté une épreuve», affirme-t-il. Nous portons en quelque sorte ce souvenir dans notre mémoire collective. Le sociologue québécois Alain Brunel, installé à Paris depuis 30 ans, parle même, dans un texte publié dans *Le Devoir*, du «traumatisme d'origine», qui explique en partie notre haine de l'hiver : «C'est le recours aux connaissances, techniques et vêtements ▶

Shutterstock

Pierre Gagné est psychiatre légal.

amérindiens, adaptés à l'hiver, qui facilite l'apprivoisement du pays. Du point de vue français, cette adaptation s'apparente à un ensauvagement des habitants. Les Français s'estimant au sommet de la civilisation, il y a sûrement eu ici un premier motif de malentendus, de tensions (...) et une bonne raison pour les Canadiens de maudire à la fois l'hiver et les Français.»

L'historien Jean-Pierre Kesteman évoque une seconde théorie pour expliquer notre prétendue mésadaptation : «Pendant des siècles, nous nous sommes habitués aux conditions climatiques du pays dans lequel nous étions forcés de vivre. Mais depuis 40 ans, le Québécois s'est urbanisé, et il est confronté à un système économique dont l'agriculture n'est plus l'activité principale.»

Or, l'agriculture nous rappelait aussi que l'on devait se soumettre aux excès de la nature et suspendre le travail dans les champs le temps nécessaire. Ce n'est plus le cas aujourd'hui. On s'active quel que soit le temps qu'il fait. «Notre rythme de vie nous a éloignés de la nature. Les arbres, entrent en période de dormance, les ours et les écureuils hibernent, mais nous, non, affirme la psychologue Johanne Bernatchez, qui ajoute : Certains auraient besoin de ce ralentissement en hiver, mais notre société ne le permet pas.» Une participante du groupe de discussion abonde dans le même sens : «Quel que soit le temps qu'il fait, il faut rester productifs. Je pense qu'on devrait chercher des moyens de se faciliter la vie pendant cette saison parce que tout est plus exigeant aujourd'hui; l'hiver rend notre quotidien plus laborieux, notamment en ce qui concerne les transports.»

## La luminothérapie

**La luminothérapie consiste à s'exposer aux rayons d'une lampe d'une puissance d'au moins 10 000 lux pendant 30 minutes, matin et soir. Les rayons de la lampe provoquent alors des effets positifs sur le cerveau et le moral puisqu'ils agissent sur la mélatonine, une hormone sécrétée par l'hypophyse, ou encore ont une influence sur le taux de sérotonine. Les experts ne s'entendent pas encore sur la question, mais reconnaissent les effets positifs de la thérapie. «Dans la plupart des cas, il suffit de deux ou trois jours d'exposition pour en voir les effets. C'est plus rapide que des anti-dépresseurs», explique Pierre Gagné. Ses patients, qui deviennent amorphes à partir du moment où la lumière naturelle diminue au début de l'hiver, retrouvent leur entrain et ont de nouveau envie de faire des activités lorsqu'ils utilisent la luminothérapie. En 1984, Pierre Gagné a fait venir de Californie une lampe dispendieuse qui allait ensuite être employée dans une chambre spécialement aménagée de l'hôpital de Sherbrooke. «J'étais le premier à conseiller des traitements de luminothérapie à mes patients qui montraient des signes de dépression dès l'automne, au moment où la lumière naturelle diminue. À l'époque, on commençait à peine à entendre parler de dépression saisonnière et de luminothérapie», se rappelle-t-il.**

istock



«En Amérique du Nord, il y a environ 3 % des gens qui souffrent de dépression saisonnière. C'est grave; certains doivent même cesser toute activité.»

Ainsi, les temps modenes menaceraient notre lien culturel avec l'hiver? «La mondialisation nous oblige à produire au même rythme que les pays qui ne sont pas aux prises avec les rigueurs de l'hiver», souligne un autre participant.

D'après certains, nous aurions fait peu de choses pour rendre ce quotidien plus facile, d'où notre impression de ne pas être en phase avec la saison. «C'est notre façon d'aborder l'hiver qui n'est pas la bonne», s'exclame Alexandre. «Lorsqu'il y a des tempêtes de neige, nous nous rendons tout de même au bureau, mais nous arrivons dans un état lamentable», souligne un autre participant. Quel employeur a déjà pensé à permettre à ses employés de porter des vêtements plus décontractés et d'adapter ses horaires aux rigueurs de janvier? «Nous avons investi dans l'équipement de voirie pour rendre les déplacements plus faciles. Nous sommes des experts en prévisions météorologiques, mais rien n'est fait au niveau professionnel.

À part le développement de l'industrie touristique, visant en partie la clientèle européenne (donc en vacances!), l'absence d'une culture qui favorise l'amour de l'hiver semble faire défaut, déplore le groupe.

### L'exemple des pays scandinaves

On devrait s'inspirer davantage des pays scandinaves, qui ont su mieux composer avec les rigueurs de l'hiver, croient plusieurs. Cette différence de culture se perçoit en effet lorsqu'on compare le Québec et la Scandinavie. Mireille Gauthier-Rouleau, une Québécoise, a suivi son mari suédois rencontré à Sherbrooke au cours de ▶



Jean-Pierre Kesteman est historien.



Shutterstock



> «Les Suédois ont un système de transport en commun tellement efficace que moins de gens utilisent leur voiture. Certaines rues et certains trottoirs sont chauffés grâce à la récupération de l'eau des maisons et même à l'énergie dégagée par le compostage.»



Johanne Bernatchez est psychologue.



Hardy Granberg est professeur agrégé au Département de géomatique appliquée de la Faculté des lettres et des sciences humaines de l'UdeS.

ses études. Depuis trois ans, elle habite la ville universitaire d'Uppsala, à 30 minutes de Stockholm, en Suède. Elle fait remarquer que l'aménagement des villes de ce pays est pensé pour faciliter les activités extérieures durant la saison morte : «Les hivers suédois sont plus doux, il est vrai, et il est possible de faire du vélo pendant toute l'année grâce aux nombreuses pistes cyclables aménagées. De plus, les Suédois ont un système de transport en commun tellement efficace que moins de gens utilisent leur voiture. Certaines rues et certains trottoirs sont chauffés grâce à la récupération de l'eau des maisons et même à l'énergie dégagée par le compostage. Et l'éclairage des maisons suédoises est aussi pensé en fonction des heures d'ensoleillement moins nombreuses en hiver», conclut-elle.

«On a avantage à s'inspirer des pays scandinaves!» commente Isabelle Poitras, urbaniste à la Ville de Québec et détentrice d'une maîtrise en environnement de l'UdeS. Elle reconnaît même que les cours d'urbanisme traitent peu de la problématique hivernale.

«Au Québec, par exemple, il faudrait que les personnes âgées puissent continuer de sortir même s'il fait froid. Nous devrions créer un réseau de transport plus adapté pour ces gens-là», ajoute-t-elle. L'urbaniste affirme qu'il y a bien une volonté politique de faire de Québec une véritable ville nordique, mais que les actions concrètes ne suivent pas. Cette année, la ville a décidé, souligne-t-elle, de ne plus dégager certains trottoirs des quartiers résidentiels pour des raisons financières. Il s'agit d'un recul, selon elle : «On est un pays nordique. Il neige, alors faisons donc tout pour rendre cela agréable.»

Notre admiration pour les pays nordiques est exagérée, croit pour sa part le professeur de géographie Hardy Granberg, qui est né en Laponie, la région la plus au nord de la Suède. Il admet que les Lapons ont davantage réfléchi à la question de l'hiver, au point d'avoir inventé 300 mots destinés à décrire l'état de la neige. Mais en Suède aussi, une bonne partie de la population déteste cette saison, tout comme nous. «Leur taux de suicide est aussi très élevé», fait remarquer Pierre Gagné, lui aussi prudent devant la tentation de dire que l'hiver est plus blanc chez le voisin.

### L'influence de l'hiver sur notre culture

«À quel âge commence-t-on à détester l'hiver?» demande Pascale, une autre participante, ce qui fait réfléchir tout le groupe pendant quelques secondes. «On renoue avec les joies de l'hiver le jour où l'on renoue avec des activités d'enfants», dit Mathieu, qui n'était pas né lors du tournage du film *La guerre des tuques*, en 1984. Il serait peut-être bon, alors, de nous rappeler une époque où nous aimions davantage l'hiver. Du côté des artistes également, l'hiver n'est plus ce qu'il était. Les grandes œuvres qui s'inspiraient de l'hiver datent d'il y a presque deux décennies, que l'on pense au film *Kamouraska*, au roman *L'hiver de force*, de Réjean Ducharme, ou au très mythique film *La guerre des tuques*. «L'hiver a tendance à disparaître du patrimoine artistique québécois contemporain : nous avons remarqué qu'il est moins présent dans l'œuvre culturelle québécoise, y compris au cinéma», observe Élise Salaün, professeure de littérature à l'Université de Sherbrooke et au Middle College du Vermont. Cette dernière est aussi chercheuse associée au Laboratoire ▶

Niclas Almesjö / www.uppsalafoto.se



*La guerre des tuques*



Élise Salaün est professeure de littérature à l'UdeS.



Isabelle Poitras est urbaniste à la Ville de Québec, détentrice d'une maîtrise en environnement de l'UdeS.

de recherches sur l'imaginaire du Nord, de l'UQAM. Elle ajoute : «On se demande si c'est le résultat des changements climatiques ou le fait que l'hiver ne nous impressionne plus autant qu'à l'époque des cabanes chauffées au bois et perdues dans la nature à cinq mille du voisin.»

Pour l'historien Jean-Pierre Kesteman, c'est du côté de la nature qu'il faut chercher des réponses : «C'est notre rapport avec la nature qui se modifie et qui influence la place de l'hiver dans l'histoire même de l'humanité.» On n'a qu'à penser, selon lui, aux œuvres de science-fiction dans lesquelles les humains vivent dans des bulles technologiques et des environnements contrôlés où il n'est jamais question des contraintes de l'hiver. Il ajoute : «Je pense que la question à poser, ce n'est pas seulement "pourquoi détestons-nous l'hiver?", mais "qu'est-ce que l'hiver par rapport à notre évolution? D'où venons-nous?" et "où allons-nous?" Peut-être que notre trajectoire humaine est en train d'évoluer et que, dans 25 ans ou dans plusieurs siècles, nous allons arriver à contrôler notre climat.»

En attendant de nous soustraire complètement aux rigueurs de l'hiver dans des bulles au climat tempéré installées au-dessus de chaque maison, nous avons intérêt à réfléchir au sujet de cette saison et à définir collectivement un mode de vie qui changerait la perception que nous en avons.

## Comment aimer l'hiver?

Pour Martin Brochu, professeur chercheur en éducation physique, spécialiste de la physiologie et chercheur notamment auprès des personnes âgées, le monde se divise nettement en trois clans : «Il y a les personnes qui aiment l'hiver, celles qui n'aiment pas l'hiver, et les autres. Il ajoute : Les personnes qui aiment cette saison sont actifs et en profitent pour pratiquer des sports ou des activités qu'on ne peut pas faire à d'autres moments.» C'est un fait connu, l'hiver convient généralement aux sportifs. Parmi les participants de notre groupe de discussion, une seule personne, un marathonien et grand amateur de sports, reste positif quels que soient les arguments du groupe. Or, les perspectives d'avenir pour les amoureux de l'hiver sont encourageantes : les saisons rigoureuses d'autrefois seront vraisemblablement de retour. En effet, selon le professeur Hardy Granberg, qui étudie la composition des flocons de neige et le climat, notamment lors d'expéditions en Antarctique, les prochains hivers devraient se refroidir et comporter plus de précipitations.





Ces prévisions ont de quoi glacer d'effroi les membres du deuxième groupe, c'est-à-dire ceux qui détestent l'hiver. «Ce sont en général les gens qui restent confinés à l'intérieur, précise Martin Brochu. Il y a alors un étiolement de la vie sociale, ce qui se révèle néfaste pour la santé mentale de ces personnes.»

Un troisième groupe demeure actif une partie seulement de l'année. Selon Martin Brochu, ce sont, par exemple, les amateurs de hockey des ligues de garage : «Ils ne sont pas forcément actifs durant l'été. Lorsque l'automne arrive, ils ne sont pas en forme et se blessent souvent dès les premières parties de hockey.»

## Comment changer sa perception de l'hiver?

«Il faudrait mieux identifier ceux qui n'aiment pas l'hiver et faire en sorte qu'ils puissent être actifs pendant cette saison. C'est un gros défi», explique Martin Brochu. Le meilleur moyen, selon lui, est d'apprivoiser le froid. «Quand on travaille sur nos projets de recherche avec les personnes âgées, on constate que le froid est un facteur limitant, particulièrement auprès de cette clientèle, dont le métabolisme réagit fortement aux basses températures. Mais certains commencent à pratiquer des activités à l'extérieur et à faire abstraction du froid lorsqu'ils comprennent qu'il est possible de l'apprivoiser.»

> «L'hiver a tendance à disparaître du patrimoine artistique québécois contemporain : nous avons remarqué qu'il est moins présent dans l'œuvre culturelle québécoise, y compris au cinéma.»

Pour la psychologue Johanne Bernatchez, il y a toujours une raison qui se cache derrière le fait de dire qu'on n'aime pas l'hiver. C'est cette raison qu'elle cherche à découvrir : «Lorsqu'une personne me dit qu'elle n'aime pas l'hiver, j'entends sa déception, l'émotion négative qui s'en dégage. Mais j'essaie de comprendre ce qui explique qu'elle souffre tant à cause de cette saison.» Selon elle, cela peut être un facteur dont la personne n'est pas consciente, comme le fait ne pas être habillée de façon appropriée.

La haine de l'hiver cache souvent un sentiment de perte : «Il faut faire le deuil de sa saison de golf, par exemple. Il suffit alors de trouver une autre ▶

## Hiver 101

**Janette Patricia Girardo et Miller Gautierrez, deux étudiants en service social à l'Université de Sherbrooke, sont arrivés de Colombie en 2003. À l'époque, ils ont assisté à une séance de formation sur l'hiver, donnée plusieurs fois par année depuis 15 ans par le Service d'aide aux Néo-Canadiens de Sherbrooke. Aujourd'hui, dans le cadre d'un stage en service social, les deux étudiants donnent eux-mêmes la formation, à titre de stagiaires, à des groupes de nouveaux arrivants.**

**La plupart sont conviés à cette séance automnale au cours des premières semaines suivant leur arrivée au pays. La plupart du temps, ils y assistent avec un interprète, car ils devront affronter les rigueurs de l'hiver bien avant de maîtriser la langue française. «Ça permet de démystifier l'hiver et de faire face aux peurs», explique Janette Patricia Girardo. Le cours est très concret et se veut le b. a.-ba pour affronter l'hiver. On y apprend par exemple comment régler la température de la maison et s'habiller comme un oignon. Au cours de la formation, il est cocasse d'observer des Africains essayer pour la première fois une paire de mitaines. «Ils nous demandent s'il est vrai que les oreilles des Québécois peuvent tomber par grands froids.» Parmi les autres mythes qui circulent, certains ont peur de ne plus pouvoir respirer dans la maison ou de voir les vitres éclater.» En contrepartie, les premières tempêtes de neige sont magiques.**



François Lafrance



Bastien Lefebvre dirige une randonnée en traîneau à chiens à Bonsecours, dans la région du Mont-Orford.

Bastien Lefebvre



Martin Brochu est professeur chercheur en éducation physique à l'UdeS.

activité qui nous passionne», explique Johanne Bernatchez. La clé, c'est le plaisir. L'idée consiste à repérer le plaisir qu'on ne se permettra que l'hiver. Bastien Lefebvre a une suggestion toute prête : Géographe de formation, il fait partie de ceux qui profitent pleinement de la saison, puisqu'il gère une petite entreprise, Nordik Aventures, dans la région du Mont-Orford, qui offre depuis trois ans des randonnées de traîneaux à chiens. Il affirme qu'il connaît le nom de ses 38 huskies et qu'il n'a presque jamais annulé une sortie, même par temps de grands froids. «Les gens arrivent préparés et ouverts d'esprit. Nous avons toujours des vêtements supplémentaires pour les plus frileux.» Le plaisir est, là aussi, la clé d'une sortie réussie. Mais Bastien Lefebvre reconnaît que le débat pour faire apprécier l'hiver aux Québécois n'a pas beaucoup progressé : «Si l'on souhaite des progrès, il y a des liens à faire. Le paysage est là, magique, dès que la neige tombe. Qu'est-ce qu'on en fait? Ça, c'est une autre question», commente-t-il.

Martin Brochu précise que l'effort de la communauté peut faire la différence. Des études auraient démontré que l'aménagement extérieur d'un environnement a un impact sur les habitudes de vie des habitants des pays nordiques : «À Sherbrooke, l'aménagement du secteur du Lac des Nations, avec patinoire l'hiver, a donné le goût à bien des gens de sortir», souligne-t-il. D'autres villes pourraient s'en inspirer afin de donner à leurs citoyens le goût de l'hiver!

Pour consulter les références concernant cet article : http://www.USherbrooke.ca/UdeS/magazine

> «Certains commencent à pratiquer des activités à l'extérieur et à faire abstraction du froid lorsqu'ils comprennent qu'il est possible de l'apprivoiser.»





# Un nouvel ordre mondial à notre portée?

En janvier 2007, je m'adressais en ces mots à la communauté universitaire : «Jusqu'à maintenant, la société mesure l'influence des pays émergents comme la Chine et l'Inde en termes de concurrence économique et de pertes d'emplois. Or ces deux pays, qui compteront bientôt le tiers de la population mondiale à eux seuls, vont également amener l'éclosion d'un nouvel ordre mondial qui entraînera aussi de profonds bouleversements sur les plans culturel, religieux, social et… universitaire! Nous assistons en effet à la naissance de milliers d'universités qui vont bientôt chambarder le monde, étant issues de pays avec des systèmes de valeurs radicalement différents des nôtres. Le nombre croissant d'universitaires et le rythme d'avancement des connaissances seront également multipliés. Ainsi les universités, et particulièrement la nôtre, peuvent et doivent influencer le nouvel ordre mondial, et éclairer la société dans un courant d'idées et de valeurs nouvelles.»

Quelques jours plus tard, le journal *La Presse* reprenait mon propos dans *Des oh! et des bah! La chronique ironique qui voit et entend tout à sa façon*, mettant en doute le réalisme de mon propos jugé ambitieux selon lequel «L'Université de Sherbrooke doit influencer le nouvel ordre mondial». Bon, j'avoue, la barre est haute. Mais est-ce réellement hors de notre portée?

La formation reçue, les personnes côtoyées et l'expérience vécue sur le Campus principal de Sherbrooke inspirent-elles aujourd'hui le nouveau premier ministre de la République de Chine, Liu Chao-Shiuan, qui est diplômé de l'UdeS en sciences? Les premiers ministres du Québec, Pierre-Marc Johnson et Jean Charest, respectivement diplômés de l'UdeS en médecine et en droit, auront-ils eu quelque influence sur notre reconnaissance et sur notre positionnement dans le monde?

Les systèmes d'éducation du Brésil, de la Guinée, de la Bolivie et d'Haïti, actuellement en pleine reconstruction, seront-ils influencés par les nombreux diplômés en éducation de nos récentes collations des grades tenues à Feira de Santana, à Conakry, à La Paz et à Cap-Haïtien? L'essor économique du Maroc sera-t-il conditionné par les centaines de MBA décernés par l'UdeS dans ce pays depuis près de 15 ans, ainsi que par d'illustres leaders comme Moulay Hafid Elalamy, diplômé de notre faculté des sciences, qui préside l'importante Confédération générale des entreprises du Maroc? Notre IRECUS, qui pilote un réseau de 22 universités dans 15 pays d'Amérique latine, aura-t-il un impact fondamental en dotant tout un continent d'entreprises coopératives?

Le fait que des géants du monde des affaires comme Laurent Beaudoin et Henri-Paul Rousseau soient diplômés de l'UdeS, et le fait que nous ayons lancé les premières formations de MBA en français au monde ont-ils ouvert la voie à une nouvelle maîtrise des affaires dans la francophonie? Ayant été la première au Canada à offrir des programmes de formation en environnement, il y a une quarantaine d'années, l'Université de Sherbrooke a-t-elle contribué au système de valeurs qui prévaut maintenant dans les nouvelles générations? Il y a fort à parier que la réponse à toutes ces questions est oui…

Que dire aussi des effets sur la société de nos recherches de pointe? Le *National Post* a récemment reconnu l'UdeS comme l'université francophone canadienne qui a eu le plus grand impact dans le monde par les publications scientifiques de ses professeurs… Que dire aussi de notre leadership mondial en matière de compression de la parole? A-t-il contribué à l'extraordinaire expansion de la téléphonie mobile et du multimédia informatique qui décloisonnent des pans entiers de la planète? Le lancement prochain, par l'UdeS, du tout premier véritable dictionnaire du français usuel en Amérique et son utilisation dans les logiciels informatiques contribueront-ils à faire officiellement et une fois pour toutes reconnaître notre culture distincte?

Que dire enfin de l'impact qu'auront certaines de nos percées sociales, comme l'instauration du libre accès au transport en commun et la nouvelle Coop santé de l'Université de Sherbrooke?

Une personne à elle seule peut changer le cours des choses à très grande échelle, que ce soit de façon positive ou négative. Un seul Adolf Hitler, une seule Marie Curie, un seul Mohandas Karamchand Gandhi…

Il n'y a donc aucun doute à mon esprit que l'université de langue française la mieux cotée au Canada, l'Université de Sherbrooke, avec ses 110 000 diplômés actifs dans plus de 100 pays sur tous les continents, peut réellement influencer le nouvel ordre mondial. Je crois même que c'est déjà fort bien amorcé…

Bruno-Marie Béchard
Ingénieur, professeur et recteur



François Lafrance

# Un faisceau vert dans le ciel

SUR LE CAMPUS de l'Université de Sherbrooke, on peut observer tous les soirs, depuis octobre, un faisceau vert qui s'élève au-dessus du mont Bellevue. Il s'agit du nouvel appareil de détection LIDAR (Light Detection and Ranging), qui a été installé à la station de géomatique et dont la fonction est d'analyser la provenance des particules présentes dans l'atmosphère.

Au cours des cinq prochaines années, ce faisceau vert balaiera le ciel afin de recueillir des données sur l'atmosphère et d'assurer une meilleure compréhension des sources de pollution atmosphérique à l'échelle mondiale. Les impulsions émises par le LIDAR permettent en effet à l'équipe du professeur Norm O'Neill, qui est rattachée au Département de géomatique appliquée, d'étudier le comportement des fines particules suspendues dans l'air, appelées aérosols, considérées comme des polluants. Les géophysiciens détermineront, par exemple, la provenance des particules de fumée observées parfois dans le ciel et qui proviendraient de la Russie. Les recherches du professeur O'Neill sont menées en collaboration avec des chercheurs d'Environnement Canada.



# Soutenir les entrepreneurs de l'Estrie

LA CONFÉRENCE RÉGIONALE des élus de l'Estrie (CRE de l'Estrie), l'Université de Sherbrooke et la Corporation de développement économique de l'Estrie ont mis leurs ressources en commun pour soutenir les entreprises de la région et leur permettre d'innover.

Le projet DEFI (Développement Estrie futur innovation) permettra aux entreprises estriennes de profiter d'un investissement d'un million de dollars sur cinq ans provenant de la CRE de l'Estrie et de l'Université de Sherbrooke.

«En tant que communauté régionale, nous devons appuyer les entreprises qui ont un potentiel de croissance en mettant à leur disposition tous les outils existants et, s'il le faut, adapter ceux qui ne répondent pas à leurs besoins», a souligné Roger Nicolet, président de la Conférence régionale des élus de l'Estrie, lors de la création du nouveau programme cet automne. «Ce virage passe obligatoirement par la mise en commun des efforts de chacun», a-t-il conclu.

# Gil Rémillard président du CA

CET AUTOMNE, Gil Rémillard est entré en fonction à titre de président du conseil d'administration de l'Université de Sherbrooke. Il succède à Alban D'Amours, qui occupait ce poste depuis avril 2004.

Diplômé en philosophie et en science politique ainsi que docteur en droit, Gil Rémillard s'est illustré tant dans l'enseignement universitaire que dans la pratique du droit et la politique. Admis au barreau en 1969, il a été professeur titulaire à la Faculté de droit de l'Université Laval, professeur invité et conférencier dans plusieurs universités canadiennes et étrangères. Depuis 1994, il est professeur à l'École nationale d'administration publique du Québec (ENAP), où il enseigne le droit administratif et le droit international, tout en étant avocat-conseil au sein du cabinet Fraser Milner Casgrain. Gil Rémillard est aussi président fondateur du Forum économique international des Amériques/Conférence de Montréal et du Toronto Forum for Global Cities, et il est président et éditeur de la revue économique *Forces*.

Photos : François Lafrance

# Laurent Beaudoin honoré

L'UN DES PLUS CÉLÈBRES DIPLÔMÉS de l'UdeS, Laurent Beaudoin, qui est président du conseil d'administration de Bombardier, a reçu un hommage au cours d'une soirée organisée cet automne dans le cadre du neuvième gala du Réseau des gens d'affaires de l'Université de Sherbrooke.

Quelque 400 convives ont pris part à cette soirée, dont le premier ministre, Jean Charest, le maire de Sherbrooke, Jean Perrault, le maire de La Pocatière, Bernard Généreux, et le président du conseil d'administration de l'UdeS, Gil Rémillard. Le président ainsi que le directeur général de la Fondation de l'UdeS, Luc R. Borduas et François Dubé, plusieurs personnalités de la communauté des affaires ainsi que de nombreux parents et amis étaient également présents pour souligner la carrière exceptionnelle de ce grand philanthrope.

Les profits de cette soirée ont été entièrement versés à La Fondation de l'Université de Sherbrooke. Le président du comité organisateur de l'événement et membre du Réseau des gens d'affaires, Guy Pelletier, a remis un chèque de 260 000 $ à Luc R. Borduas. Le gala a eu lieu au marché Bonsecours, à Montréal.

# La réussite des élèves avant tout

La Faculté d'éducation a créé cet automne la Chaire de recherche sur l'apprentissage de la lecture et de l'écriture chez le jeune enfant et celle du Programme de soutien à la réussite de l'élève (PSRE), grâce à un investissement total de plus de 1,8 million de dollars.

Ces projets «intégrateurs» ont pour but de favoriser la réussite des élèves et la formation des enseignantes et des enseignants. Le Programme de soutien à la réussite de l'élève, sous la responsabilité du professeur André Beauchesne, a vu le jour grâce à un financement d'un million de dollars provenant de dons recueillis par La Fondation de l'Université de Sherbrooke. Quant à la Chaire de recherche en lecture et en écriture, dont la titulaire est la professeure Marie-France Morin, elle est financée par les quatre commissions scolaires de l'Estrie, le projet Partenaires pour la réussite éducative en Estrie (Projet PREE) et l'Université de Sherbrooke, à hauteur de plus de 860 000 $ sur cinq ans.



# La campagne annuelle de financement

LA CAMPAGNE ANNUELLE de financement 2008-2009 de l'Université de Sherbrooke se déroule sous le thème Des retombées à l'échelle planétaire. L'idée est de mettre en lumière les nombreuses recherches qui ont pu se concrétiser grâce à la campagne de financement annuelle. Pour illustrer concrètement ce thème, cinq chercheuses et chercheurs de l'Université ont ouvert leurs portes et expliqué en quoi leurs recherches permettent des retombées positives sur l'ensemble de la société et à l'échelle planétaire. La campagne de souscription s'adresse principalement aux diplômées et diplômés de l'UdeS. Elle vise à amasser plus d'un million de dollars qui seront attribués aux projets prioritaires de l'Université.

# L'UdeS, première université francophone

L'Université de Sherbrooke est la meilleure université francophone du Canada, selon une enquête portant sur la réputation des universités canadiennes menée auprès de 12 000 experts et professionnels. Ce résultat a été dévoilé sur le site Internet du magazine *Maclean's*, dans le cadre de son 18e classement universitaire annuel, publié en novembre dernier.

L'Université de Sherbrooke a été reconnue comme la plus innovatrice des institutions de langue française, parmi les 48 universités qui ont été évaluées en fonction de leur réputation. Les experts ont également désigné l'UdeS comme l'université francophone qui offre la plus haute qualité d'enseignement; ils la placent aussi en tête des universités susceptibles d'assurer un leadership pour l'avenir.



# 14e Gala du rayonnement de l'UdeS
# Huit femmes et cinq hommes à l'honneur

POUR LA PREMIÈRE FOIS DE SON HISTOIRE, le Gala du rayonnement de l'Université de Sherbrooke, tenu en novembre, a permis d'honorer une majorité de femmes parmi les lauréats.

Paule Leduc, la première femme à être nommée Grande Ambassadrice, a été couronnée pour avoir suivi un parcours professionnel habituellement réservé aux hommes. Docteure en littérature, elle a commencé sa carrière comme professeure d'études littéraires à l'Université du Québec à Montréal, avant d'en devenir la rectrice de 1996 à 2000. Elle a été présidente du Conseil de recherches en sciences humaines du Canada, directrice du Conseil des arts et présidente du Conseil des universités du Québec. Elle a également occupé les fonctions de sous-ministre pour trois ministères du gouvernement du Québec.

La hockeyeuse France St-Louis a été nommée Ambassadrice de la Faculté d'éducation physique. Médaillée d'argent aux Jeux olympiques de Nagano en 1998 et cinq fois médaillée d'or en championnats du monde, elle a régulièrement remporté les titres de meilleure compteuse et de joueuse la plus utile de son équipe. Ella a été intronisée au Panthéon des sports du Québec en 2003.

Marta Benedito, récipiendaire du prix Reconnaissance Le Réseau, est venue du Maroc pour recevoir son prix, qui salue son engagement sans frontière. Elle a cofondé en 2000 l'Association des MBA du Maroc (AMM), programme que l'UdeS offre là-bas depuis 1996.



La Grande Ambassadrice Paule Leduc

La doctorante en génie mécanique Karine Lavertu, plus jeune lauréate de la soirée, a reçu le prix Émissaire 2008, remis à une personne dont on veut souligner le potentiel intéressant pour son engagement dans la vie universitaire ou sa réussite scolaire durant ses années à l'Université (voir l'encadré dans la section «L'UdeS ici et ailleurs»).

L'Ambassadrice de la Faculté de médecine, Sylvie Lapointe, est également au nombre des diplômées honorées. Infirmière de formation et femme au parcours atypique, elle est aujourd'hui la directrice générale de la Ville de Sherbrooke depuis 2004.



Le recteur Bruno-Marie Béchard

L'Ambassadrice de la Faculté d'éducation, Ginette Pépin, a eu une carrière d'enseignante et de directrice adjointe d'écoles secondaires de la région. Elle est devenue, en 1973, la première femme à la tête du Syndicat de l'enseignement de l'Estrie et, en 1992, et la première femme élue présidente de l'Association des directeurs et directrices d'école d'Estrie.

Ghislaine Rigolt Beaudoin est l'Ambassadrice de la Faculté de théologie, d'éthique et de philosophie. Catéchète accomplie, elle est agente de pastorale de la paroisse Notre-Dame-du-Perpétuel-Secours de Sherbrooke depuis 32 ans. Possédant un diplôme de troisième cycle en anthropologie spirituelle, elle a largement contribué à mettre au point une catéchèse révolutionnaire et interactive appelée «Catéchèse biblique par les jeux et les symboles».

L'historienne Andrée Désilets, qui a enseigné pendant 20 ans à l'UdeS, s'est vu remettre le prix Bâtisseuse. C'est la première fois que l'Université décerne ce titre à une femme. En 1982, Andrée Désilets a été nommée à la Société royale du Canada, qui recrute les personnalités les plus marquantes dans les domaines des lettres, des arts et des sciences au Canada.

Cinq hommes ont également été honorés au cours du Gala. Natifs de Drummondville, J. Denis Bélisle et Gilles Pépin seront les Ambassadeurs 2008 respectifs des facultés d'administration et de génie. Homme d'affaires, diplomate et fonctionnaire international retraité des Nations Unies, J. Denis Bélisle a visité 106 pays. Gilles Pépin a, quant à lui, fondé la corporation VisuAide, devenue HumanWare en 2005, qui se voue à la recherche, au développement et à la commercialisation de produits de haute technologie pour les personnes vivant avec une déficience visuelle, dont l'artiste américain Stevie Wonder.

Ex-ministre libéral des Affaires municipales, ministre de la Main-d'œuvre et de la Sécurité du revenu et ministre du Travail et des Finances, André Bourbeau a été nommé Ambassadeur de la Faculté des lettres et sciences humaines. Le cofondateur du grand cabinet d'avocats BCF et vice-président de l'ADQ, P. Mario Charpentier, est devenu l'Ambassadeur de la Faculté de droit.

Enfin, Jean A. Morisset, premier titulaire d'un Ph. D. de l'histoire de l'Université, est devenu l'Ambassadeur de la Faculté des sciences.



L'humoriste Pierre Verville

## Diagnostiquer plus vite le cancer

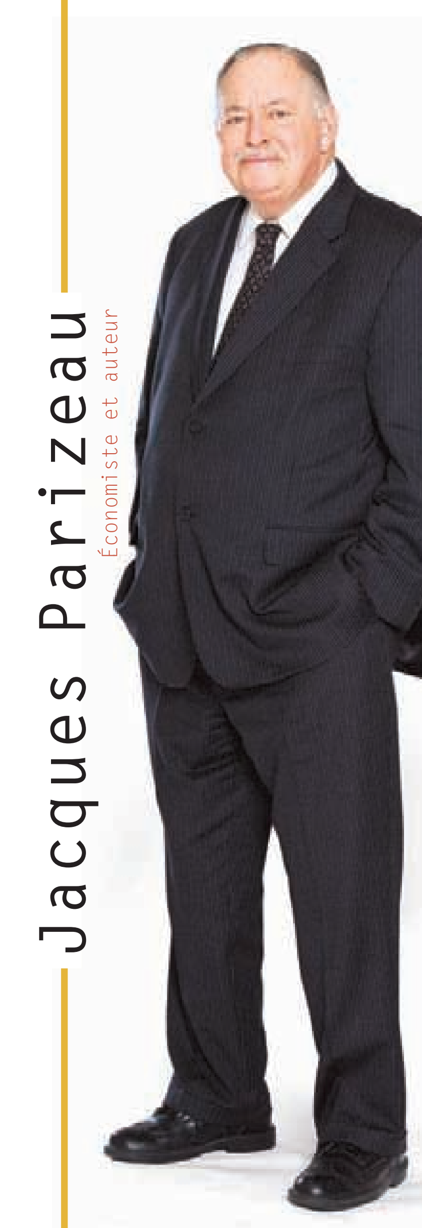
DES CHERCHEURS DE L'UNIVERSITÉ DE SHERBROOKE ont découvert de nouveaux marqueurs moléculaires qui aideront à établir plus rapidement le diagnostic du cancer du sein. Cette découverte importante a fait la manchette de la revue scientifique *Cancer Research*.

Les spécialistes du domaine de la santé pourraient déterminer de façon plus précise si un prélèvement par biopsie est composé de cellules cancéreuses ou normales grâce aux 41 nouveaux marqueurs moléculaires associés spécifiquement au tissu mammaire.

«Ces marqueurs créent un patron ou une forme associée au cancer du sein, explique le professeur Abou Elela. En ayant recours à ce patron, le diagnostic deviendra un simple test moléculaire automatisé, qui pourra être comparé d'un hôpital à l'autre. Ce test fournira beaucoup plus de précisions sur le type de tumeur, sur son degré d'agressivité et sur la biologie de la tumeur. Finalement, l'objectif est d'arriver à établir un diagnostic le plus rapidement possible, puis à faire le traitement approprié.»

Une vingtaine de chercheurs de la Faculté de médecine et des sciences de la santé, dont plusieurs œuvrent aussi au Centre hospitalier universitaire de Sherbrooke, ont travaillé à ce projet de recherche qui permet d'ouvrir la voie à une meilleure évaluation des traitements du cancer du sein.

# Quand le réalisme l'emporte sur l'idéologie


Jacques Parizeau
Économiste et auteur

**On n'attendait pas grand-chose de la réunion du G20** à Washington, qui s'est tenue à la mi-novembre. Convoquée à la dernière minute, donc sans préparation, portée par le dynamisme du président Sarkozy – qui entrevoyait le système du libéralisme débusqué – et freinée par la prudence du président Bush – qui ne voyait pas la nécessité de jeter le bébé avec l'eau du bain –, la conférence avait une immense signification symbolique. En ayant saccagé leur système financier, les États-Unis ont perdu l'espèce de domination que Wall Street exerçait sur la finance internationale.

L'Europe, en combinant l'expertise de Gordon Brown, la vision de Nicolas Sarkozy et le réalisme d'Angela Merkel, retrouvait une autorité morale qu'elle n'avait pas montrée depuis fort longtemps et, enfin, les grands pays émergents s'installaient à une table à laquelle on aurait dû les inviter depuis des années, en raison de leur étonnante croissance.

Et tout le monde avait peur. Sans doute avait-on pensé pendant quelque temps que si les économies américaine et européenne auraient à faire face à une récession généralisée son ampleur serait limitée par la force de la croissance des pays émergents, de la Chine en particulier. Cet espoir-là a disparu. La chute des Bourses est devenue effondrement lorsqu'on s'est rendu compte non seulement de l'ampleur insensée des engagements des fonds spéculatifs (les *hedge funds*, en particulier), mais également de l'incapacité des gestionnaires à faire face aux demandes de leurs actionnaires, qui voulaient ravoir leur argent. Les ventes de feu sur les Bourses, l'ignorance de l'ampleur des liquidations à venir, combinée aux ventes à découvert, ont provoqué, certains jours, comme un vent de panique.

Plusieurs institutions financières se sont effondrées et n'ont évité le pire que grâce à des interventions massives de l'État, sous forme de prêts, d'achat d'actions et de garanties en tous genres.

Au Canada, où les banques ont été bien plus prudentes, on leur a tout de même fourni une aide exceptionnelle afin de maintenir leur position concurrentielle malgré l'aide offerte partout ailleurs.

Tout à coup, les plus conservateurs des dirigeants politiques, pour qui l'État n'est jamais aussi beau que quand il est petit, nationalisaient à tour de bras et en venaient à considérer qu'après tout l'association de la privatisation des profits et la socialisation des pertes n'avait rien de répugnant.

Trois principes semblent avoir été acceptés à Washington; le premier consiste à rejeter, face aux crises actuelles, le recours au protectionnisme. Quand ça va mal, la tentation est toujours forte d'exporter son chômage chez le voisin. Mais à ce jeu-là, collectivement, on se ruine. À Washington, tous semblaient en être conscients. Cela ne veut pas dire qu'on va continuer de pousser toujours plus loin l'expansion des diverses formes de libre-échange. Le mouvement va s'arrêter pour un temps, et certains excès, ou des actes perçus comme tels, vont sûrement être corrigés. Mais au moins, en novembre 2008, on semble avoir vu le danger.

On s'est entendu aussi pour accepter que des politiques expansionnistes des États soient nécessaires, même si ça veut dire augmenter temporairement les déficits.

Enfin, on s'est entendu sur la nécessité de revenir à une réglementation sérieuse des institutions financières. En principe, cela semble aller de soi. La déréglementation, considérée comme un dogme, a fait apparaître des situations insensées, mais souvent légales. Parmi la multitude d'exemples qu'on pourrait citer, celui du Traité fiscal entre le Canada et La Barbade est célèbre. Il permet de ne prélever qu'un impôt symbolique à des dizaines de milliards de capitaux canadiens. Chaque pays a aussi ses «beaux cas», si bien qu'on peut se demander si, dans le monde d'aujourd'hui, on peut réglementer efficacement les institutions financières sans détruire les paradis fiscaux.

En tout cas, pendant une fin de semaine, 20 pays se sont entendus pour :

– résister au protectionnisme;
– ouvrir le robinet des budgets expansionnistes;
– essayer d'empêcher les institutions financières de perdre la tête.

On a le goût de leur souhaiter bonne chance. Ce n'est pas rien…

# L'Université déploie son système DD

## Plus d'une centaine de mesures pour concrétiser la politique de développement durable de l'UdeS

Par Josée Beaudoin





Alain Webster est vice-recteur à l'administration et au développement durable.

COMMENT PEUT-ON gérer l'ensemble des opérations de la façon la plus efficace possible tout en gardant le cap sur le changement de valeurs? Voilà la question à laquelle répondent les 110 mesures du plan d'action de développement durable de l'UdeS. Les mesures fixent des balises pour intégrer les pratiques durables dans les programmes d'enseignement et de recherche, les projets immobiliers, les événements et les habitudes de transport.

Le plan d'action de développement durable de l'UdeS, adopté l'automne dernier, comporte des mesures avant-gardistes qui touchent à toutes les sphères d'activités sur le campus. «Lorsqu'on gère une institution publique, explique Alain Webster, vice-recteur à l'administration et au développement durable, on doit s'intéresser à l'ensemble des paramètres qui influent sur cette gestion en matière d'achats, d'économies d'énergie, de qualité de vie et d'impacts environnementaux.»

Tous les secteurs de la vie universitaire sont donc ciblés. «Que ce soit la réduction de l'empreinte écologique, l'intégration du développement durable aux activités ou encore le déploiement d'un cœur piétonnier au campus principal, toutes les mesures sont essentielles», précise Alain Webster.

Il s'agit donc d'avoir une vue d'ensemble de tous les paramètres de gestion. Cependant, quel est le lien entre le développement durable (DD) et une meilleure accessibilité aux services de garde ou encore l'augmentation de l'offre culturelle sur le campus — des mesures que l'on trouve dans le plan d'action? «L'amélioration générale de la qualité de vie», répond à son tour Michel Montpetit, directeur du Centre universitaire de formation en environnement (CUFE). Or, pour atteindre cet objectif, il faut absolument, rappelle-t-il, intégrer des volets économique, environnemental et social au plan d'action sur le développement durable.

Dans plusieurs politiques ou plans d'action de DD, le volet social est le parent pauvre. Pas à l'UdeS : «Ce qui se démarque dans le plan d'action de l'Université, ajoute Michel Montpetit, c'est l'abondance de mesures qui concernent le volet social : formation, programmes de recherche, sensibilisation, engagement dans le milieu, souci de l'équité, etc.»

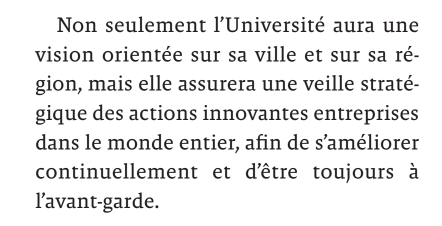
Cette vision globale, qui touche aux questions sociales, appelle aussi un changement majeur de notre système de valeurs et de notre façon de gérer. «C'est là que nous sommes rendus, et ce qui serait étonnant, ce serait que nous ne le fassions pas», justifie Alain Webster.

Au chapitre des collaborations, l'Université réaffirme sa volonté de travailler de concert avec ses partenaires institutionnels afin de créer une force régionale en développement durable. «Si tous les partenaires se regroupaient autour d'une politique d'achat et demandaient à leurs fournisseurs d'être respectueux de l'environnement, imaginez l'impact que cela aurait!» s'exclame Michel Montpetit.

Michel Montpetit est directeur du Centre universitaire de formation en environnement (CUFE).



Le plan d'action de développement durable de l'UdeS compte notamment des mesures pour rendre plus accessibles les services de garde sur le campus et pour améliorer l'offre culturelle.



Non seulement l'Université aura une vision orientée sur sa ville et sur sa région, mais elle assurera une veille stratégique des actions innovantes entreprises dans le monde entier, afin de s'améliorer continuellement et d'être toujours à l'avant-garde.

**Neufs chantiers stratégiques**

Actuellement, le mot «chantier» trouve tout son sens au centre du campus, où on abolit littéralement les places de stationnement pour les transformer en espaces verts. C'est l'une des mesures les plus remarquées de ce plan d'action. D'ici l'an prochain, les stationnements du centre du campus seront remplacés par un nouvel espace comportant une centaine d'arbres et d'arbustes indigènes, du mobilier urbain et des bassins alimentés par les eaux de pluie. Ces mesures auront pour effet de déplacer les véhicules à la périphérie du cœur du campus et de valoriser les autres formes de transport, comme l'autobus et le vélo. La transformation du cœur piétonnier sera financée par des dons privés à la Fondation de l'UdeS.

**Le legs de valeurs sûres**

Le plan d'action de l'Université comprend aussi l'intégration progressive d'activités pédagogiques de développement durable dans tous ses programmes de baccalauréat et de maîtrise professionnelle. «À l'Université de Sherbrooke, nous devons former des spécialistes dans le domaine de l'environnement, c'est évident. Mais nous tentons d'aller plus loin pour former des écocitoyens, parce que nos spécialistes des autres disciplines auront également à composer avec les enjeux du développement durable», ajoute Alain Webster.

**Cent dix bonnes raisons de visiter le site Web**

En raison du nombre élevé de mesures comprises dans la *Politique de développement durable de l'UdeS*, nous vous invitons à visiter le site Internet de l'Université pour y découvrir le plan d'action dans son ensemble (www.USherbrooke.ca/developpement_durable).



## Le recyclage, une priorité

Même si l'objectif du plan d'action est de faire du développement durable une réalité bien concrète d'ici 2011, les pratiques durables ne datent pas d'hier, à l'Université de Sherbrooke. Par exemple, à la fin de l'année, l'institution atteindra le niveau d'excellence le plus élevé de Recyc-Québec, avec un potentiel valorisable d'environ 80 % de ses matières résiduelles. Ce résultat en dit long sur l'engagement des membres de la communauté universitaire et sur la volonté qu'a l'Université d'adopter des comportements non seulement efficaces, mais exemplaires.

## Un apport fait pour durer

Le succès du plan d'action est tributaire de l'engagement de l'ensemble des membres de l'Université. Nées d'une vaste consultation publique, les 110 mesures qu'il propose reflètent des préoccupations bien réelles. Au sein même du comité de développement durable, chaque fraction de la communauté est représentée. Aussi, pour saluer l'apport des étudiants à ce grand déploiement d'idées, l'Université a profité du Gala du rayonnement pour décerner sa toute première mention en développement durable à Karine Lavertu, une doctorante en génie qui s'est beaucoup impliquée dans l'élaboration du plan d'action et dans la construction verte de L'Estudiantine, une coopérative de solidarité en habitation. Heureuse de recevoir cet honneur, Karine Lavertu a tenu à le partager avec l'ensemble des gens qui, comme elle, contribuent à faire du développement durable un mode d'action incontournable.



Karine Lavertu, récipiendaire d'une mention en développement durable décernée au Gala du rayonnement de l'UdeS

François Lafrance

# Liège, une alliance vivante

Par Sylvie Gervais

Depuis la signature d'une alliance stratégique entre l'Université de Sherbrooke et l'Université de Liège, en Belgique, il y a quatre ans, les projets s'enchaînent. On traverse l'Atlan- tique dans un sens comme dans l'autre.

Le 15 octobre 2004, le recteur de l'Université de Sherbrooke (UdeS), Bruno-Marie Béchard, et le vice-recteur de l'Université de Liège (ULg), Bernard Rentier, signent une entente d'alliance stratégique pour favoriser les échanges entre les deux établissements. Depuis, l'entente a contribué à la mobilité des professeurs et des étudiants, au rapprochement des programmes de formation et à la collaboration scientifique. Des professeurs sherbrookois en littérature, en génie, en environnement, en médecine, en sciences politiques et en droit nourrissent des contacts de plus en plus soutenus avec leurs homologues liégeois.



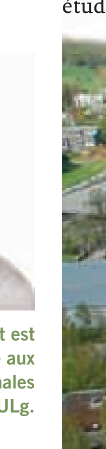
Louis Marquis est vice-recteur à la communauté universitaire et aux relations internationales.

### Étudiants et professeurs voyagent

L'objectif principal de cette alliance stratégique — internationaliser les programmes — s'est ainsi concrétisé au fil des ans et pas seulement pour les étudiants. «Parallèlement au dynamisme étudiant, souligne le professeur Louis Marquis, vice-recteur à la communauté universitaire et aux relations internationales, il y a celui des professeurs. Lorsque ceux-ci viennent enseigner chez nous et que nos professeurs vont enseigner ailleurs, c'est une autre excellente façon d'internationaliser le monde de la formation universitaire.»

Paul Deshaies, ex-doyen de la Faculté d'éducation physique et sportive de l'UdeS, fut le premier à faire le saut outre-Atlantique pour donner à Liège, durant les trois dernières années, un cours en psychologie du sport. Depuis, colloques, conférences et autres réunions scientifiques — tenus tantôt à Liège, tantôt à Sherbrooke — ont donné l'occasion aux représentants des deux universités de renforcer leurs relations et de partager des idées en vue de projets ultérieurs.

«L'entente d'alliance stratégique agit ici comme catalyseur, par l'aide qu'elle donne, notamment sur le plan financier, pour permettre ces échanges», commente à son tour Patricia Petit, coordonnatrice aux relations internationales à l'ULg. Celle-ci a encore en tête la présence à Liège de Me Sébastien Lebel-Grenier, professeur de droit à Sherbrooke. «Il a prononcé une conférence chez nous devant des professeurs et des étudiants en droit. Ça a été une occasion de rencontrer les gens de la faculté et le doyen pour développer des projets.»



Patricia Petit est coordonnatrice aux relations internationales à l'ULg.

### Un effet d'entraînement qui fait vivre l'alliance

«Se rencontrer pour développer autre chose», dit en somme Patricia Petit. Cette expression succincte résume bien le modus vivendi de l'alliance stratégique entre Sherbrooke et Liège, laquelle se concrétise à mesure que les liens se tissent entre collègues par-delà l'océan, l'initiative ouvrant la porte à une autre et créant une espèce de tremplin pour réaliser de plus en plus de projets communs. Pas étonnant, dans les circonstances, que des événements soient organisés précisément dans le but de stimuler les prises de contact.

La Journée de la recherche de janvier 2009 est un de ces exemples. Six doctorants de Liège en cancérologie, en lexicologie et en génie, accompagnés de quelques professeurs, sont venus à Sherbrooke pour y présenter les résultats de leurs recherches, aux côtés de leurs homologues sherbrookois. Leur séjour dura quelques jours de plus afin de leur permettre d'explorer les lieux et de nouer des relations. «Il y a fort à parier que cette occasion de réseautage aura des retombées intéressantes, estime le vice-recteur Marquis. L'étudiant liégeois qui y a participé pourra opter pour un postdoctorat à Sherbrooke, dont il connaîtra mieux la capacité d'accueil et les axes de recherche. La réciproque est aussi vraie puisque les doctorants sherbrookois qui ont discuté avec des étudiants de Liège savent ce qui se fait là-bas et pourront choisir d'y poursuivre leur cheminement.»

Vue aérienne du campus de l'Université de Liège, partenaire de l'UdeS depuis quatre ans

Autre exemple de collaboration entre les deux campus : les conférences scientifiques de mai 2009. Trois ou quatre professeurs de Sherbrooke se rendront alors à Liège pour y présenter leurs recherches et prendre connaissance de celles de leurs collègues liégeois. «Ce genre d'échange permet de voir ce qu'on peut faire ensemble, résume le vice-recteur Marquis. Et la retombée la plus rapide et la plus significative qui devrait en découler est la cotutelle de thèse.»

La maîtrise en environnement à Sherbrooke et le master en sciences et gestion de l'environnement à Liège sont désormais reliés. Les étudiants inscrits à ces programmes ont la possibilité de passer une session dans l'université alliée. Une mention sur le diplôme confère un caractère officiel à la démarche. «Et ça, c'est intéressant, insiste le vice-recteur Louis Marquis, car quand l'étudiant se cherchera du travail, il aura la preuve qu'il a fait une partie de sa formation ailleurs, ce qui montrera sa curiosité et sa capacité d'ouverture sur le monde.»

Par ailleurs, des pourparlers sont en cours entre la Faculté des sciences appliquées de Liège et celle de génie de Sherbrooke afin d'établir un rapprochement entre leurs programmes de formation des ingénieurs, en vue de favoriser les échanges étudiants en dernière année.

C'est ainsi que des initiatives, par un bénéfique effet d'entraînement, en amènent d'autres, ce qui resserre encore le tissu de l'alliance stratégique Liège-Sherbrooke. «Quatre ans après la signature de l'entente, il est à prévoir que les résultats se multiplieront au fur et à mesure que professeurs et étudiants s'empareront de cette alliance et la feront vivre», concluent d'un commun accord Patricia Petit et le vice-recteur Louis Marquis. En d'autres mots, messieurs, mesdames, c'est à vous de jouer et de proposer des idées!







L'Opéra royal de Wallonie

## Liège, ville millénaire à dimension humaine

Troisième agglomération urbaine de Belgique, Liège compte 200 000 habitants et offre aux visiteurs le charme d'une ville millénaire à dimension humaine. Son centre foisonne d'activités, avec de nombreux restaurants et brasseries, une dizaine de théâtres, l'Opéra royal de Wallonie, un orchestre symphonique, une trentaine de salles de cinéma et plusieurs dizaines de galeries d'art et de musées. Le long passé de Liège peut encore se lire à même son cœur historique, entrelacé de courtes rues et de venelles moyenâgeuses, lové dans l'est du centre-ville et jalonné de magnifiques façades datant des siècles anciens, du XIIe au XVIIIe.

À quelques jets de pierre du centre-ville, on trouve les Coteaux de la Citadelle, versant sud de l'une des collines les plus escarpées qui ceinturent Liège. Se promener sur les Coteaux, c'est pénétrer dans les coulisses de la ville, au-delà du rideau des façades alignées, c'est traverser un dédale de cours, d'escaliers, de venelles, puis atteindre la lumière et la quiétude des terrasses et contempler de tout près les silhouettes des toits de la ville. Prairies, vergers et bois contribuent aussi à faire du site un lieu privilégié pour le visiteur en quête d'espaces verts et de calme.

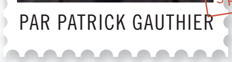
### Une province aux multiples paysages

De toutes les provinces belges, celle de Liège présente la plus grande diversité paysagère, que de nombreux circuits pédestres se proposent de faire découvrir. Balades alpestres à Malmedy ou en Gleize, randonnées dans le bois de Saint-Roch entre Ardenne et Condroz, promenades sur les hauts plateaux et dans les tourbières de la vallée du Ninglinspo: la variété ne manque pas.



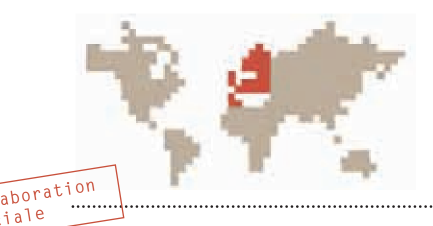
La ville de Liège vue des hauteurs de la Citadelle.





PAR PATRICK GAUTHIER

Collaboration spéciale



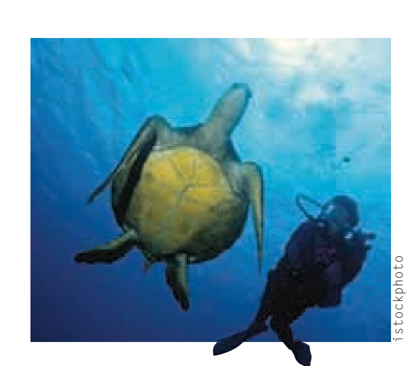
Destination

## Hawaii

# Libre, fière et américaine

Patrick Gauthier est inscrit au programme d'études de politique appliquée, avec cheminement en relations internationales

À quoi ressemble le paradis? Je me pose souvent cette question. J'ai toujours songé, dans mon imaginaire, à un endroit qui s'apparente passablement à celui où j'ai la chance d'étudier depuis cet automne : Hawaii. Vous avez bien compris! Je suis présentement à l'Université d'Hilo, à Hawaii. Un séjour qui me permet de découvrir la particularité de la culture hawaiienne ainsi que son paysage paradisiaque.



Au cours d'une plongée en apnée, l'auteur a pu observer de près une tortue de un mètre de diamètre.

istockphoto

Dès mon arrivée, j'ai tout de suite ressenti l'unicité des lieux. Le sable blanc, la mer turquoise, les nombreux palmiers, sans oublier les habitants, qui font de l'île d'Hawaii *(Big Island)* un vrai paradis. La culture hawaïenne est très présente partout sur l'île où je me trouve, car celle-ci est composée majoritairement d'habitants «de souche». L'île est beaucoup moins touristique que les autres îles d'Hawaii. En effet, elle est très différente de sa voisine Oahu, où est située la ville d'Honolulu. Dès le début, j'ai remarqué la fierté que les habitants ressentent à l'égard de leur propre culture, et ce, malgré le fait que le territoire fait partie des États-Unis. Les gens ont su promouvoir le caractère unique de la place. Toutes les rues et tous les édifices portent des noms hawaiiens, et la signalisation est parfois indiquée avec des mots tels que *whoa*, qui signifie «arrêt».

De plus, l'université d'Hawaii tente de protéger ce caractère particulier en offrant des cours de langue et de culture hawaiiennes accessibles à tous les étudiants. On a même instauré des programmes destinés aux jeunes afin de leur transmettre les rudiments de la culture et de l'agriculture typiquement hawaiiennes, dans le but de les préserver. La chemise fleurie n'est pas un mythe! Tous les professeurs la portent avec fierté! Lors de l'élection locale, tous les candidats arboraient fièrement la chemise fleurie, mais aussi le collier de fleurs. Ces gens n'ont pas refusé la modernité, mais ils ont su conserver coûte que coûte les bases de leur culture. Ainsi, les habitants d'ici sont des personnes uniques et fières de leurs origines.

Puisque je vis sur le campus universitaire, j'ai la possibilité de faire des voyages organisés gratuits toutes les fins de semaine. Mon premier voyage à l'extérieur de la ville d'Hilo était à la plage Hapuna. À mon arrivée, j'ai tout de suite pris une grande inspiration tout en veillant à immortaliser ce moment! Il y a une plage couverte de sable blanc et chaud, de l'eau d'un bleu clair qui donne envie d'y goûter tellement elle semble pure, ainsi que des palmiers splendides. Un vrai paradis! Ça a été une journée mémorable passée à me relaxer dans la mer calme et chaude. Les autres étudiants, tout comme moi, ne trouvaient pas les mots pour décrire ce qu'ils ressentaient. Cependant, nos sourires étaient assez éloquents.

La raison principale qui explique la présence d'une université dans une île si peu peuplée est celle-ci : l'existence de volcans au sommet desquels plus de 10 observatoires sont placés. J'ai eu la chance de visiter le sommet du volcan Mauna Kea, ce qui m'a fait penser au Québec, car la température frôlait les 5 °C. J'ai pu y observer un coucher du soleil incroyable, celui-ci créant une atmosphère paisible. Le soleil qui se couche au-delà d'une mer de nuages m'a une fois de plus fait réaliser à quel point je suis chanceux d'être ici! Un autre moment que j'ai tenté d'immortaliser dans mon esprit. Le jour, l'activité volcanique rend Mauna Kea très particulier. J'ai pu observer quelques coulées de lave aux couleurs vives : jaune et orange. Elles sont très spéciales à voir à l'œil nu. Mon expérience près du volcan a été très intéressante et singulière.

Une autre découverte de mon voyage est la splendeur de l'univers marin. Partout autour de l'île, mais plus particulièrement à Honaunau, les fonds marins nous réservent des milliers de surprises. Avec un masque et un tuba, il y a tant de choses à découvrir! L'eau étant très chaude, on peut rester des heures à contempler les fonds marins de l'île d'Hawaii. À Honaunau, les poissons sont de toutes les couleurs inimaginables. Les trésors magnifiques que cette mer dissimule laissent bouche bée!

J'ai même eu l'occasion de voir une tortue de un mètre de diamètre nager paisiblement à mes côtés. La plongée est mon activité préférée jusqu'à maintenant, car l'ambiance y est relaxante et elle me permet d'apprécier la beauté de l'endroit. Ces images paradisiaques resteront gravées dans ma mémoire!

Mon voyage me permet de mieux comprendre et apprécier l'île d'Hawaii. Il y a tant de lieux uniques et magnifiques! Encore une fois, les mots me manquent pour décrire l'expérience que j'ai la chance de vivre ici. Toutefois, j'ai maintenant une meilleure idée de ce à quoi ressemblera mon paradis à moi!

«Partout autour de l'île, mais plus précisément à Honaunau, les fonds marins nous réservent des milliers de surprises.»



istockphoto

# Investir pour que demain soit

Vous rappelez-vous du conte d'Andersen *Les habits neufs de l'empereur?* Il raconte l'histoire d'un monarque qui engage des tailleurs malhonnêtes. Ceux-ci prétendent confectionner des vêtements magiques invisibles aux yeux des imbéciles. Personne n'ose dire qu'il ne voit pas l'étoffe de crainte de passer pour un idiot. Pendant ce temps, les escrocs remplissent leurs poches de pierres précieuses, de fils d'or et d'argent. L'empereur parade dans la ville où le peuple hoche la tête, interloqué. Jusqu'à ce que le cri d'un enfant lucide se fasse entendre : «Il est tout nu, le roi!»

**Une illusion**

Lorsque je lis ce conte à mes enfants, je ne peux m'empêcher de penser à la crise financière actuelle et aux banques qui nous ont fait croire aux mirages. Il n'y a pas si longtemps, elles paradaient, fières de leurs profits records, dans les rues de la croissance économique à tout prix. Confortablement installé au volant de la limousine de la globalisation, le monde de la finance applaudissait toute astuce qui permettait de maximiser, encore davantage, les profits. Qu'importe que ceux-ci n'aient rien à voir avec l'économie réelle. Qu'importe qu'ils entraînent le surendettement des citoyens, des pertes d'emplois, la destruction des écosystèmes et l'exploitation des plus pauvres de la planète. Seules les colonnes de chiffres comptaient. Les gouvernements hochaient la tête lorsque les banques et les grands financiers de ce monde réclamaient encore moins d'intervention des États.

En de tels contextes, vous dites-vous que l'argent mène le monde? Si oui, que fait-on avec le nôtre? Tout le monde souhaite de bons rendements, mais à quel prix? Comme le dit si bien Albert Jacquard : «Sur le Titanic en train de sombrer, est-il raisonnable de consacrer beaucoup d'efforts et d'intelligence à obtenir une meilleure cabine?» N'est-il pas temps d'investir dans l'économie réelle, celle qui crée des emplois et répond à des besoins humains véritables.

**Pour des finances socialement et écologiquement responsables**

La crise financière a eu le mérite de nous faire réaliser l'urgente nécessité d'une réforme en profondeur du système financier mondial. Même Sarkozy l'a dit! C'est là le rôle des États. Mais à court terme, comment peut-on investir notre argent pour qu'il serve à construire le monde que nous souhaitons léguer à nos enfants?

**Être stratégique**

Depuis quelques années, on a vu se multiplier les produits financiers étiquetés «verts», «éthiques», «sociaux», etc. Comment s'y retrouver? Tous n'adoptent pas la même approche.

Trois stratégies principales sont généralement utilisées afin de contribuer à un système financier plus responsable. On pense au tamisage, à l'engagement actionnarial et à l'investissement communautaire.

**Le tamisage**

Les filtres d'investissement peuvent être utilisés positivement ou négativement. En excluant des secteurs comme l'armement, le nucléaire et le tabac, on fait du tamisage négatif. Par contre, en sélectionnant les entreprises qui ont les meilleures pratiques du point de vue environnemental, social et de bonne gouvernance, ou en privilégiant des secteurs comme les énergies vertes, l'agriculture biologique, etc., on impose des filtres positifs.

Il vaut cependant la peine de bien se renseigner sur le type de tamisage de chaque fonds. Ainsi, l'année dernière, j'ai été surprise d'apprendre qu'un placement qui se disait vert pouvait inclure, à un moment ou à un autre, des investissements dans les sables bitumineux.

**L'engagement actionnarial**

Être actionnaire d'une compagnie qu'on souhaite influencer nous permet d'entamer un dialogue et de présenter des propositions durant les assemblées d'actionnaires. Si rien ne bouge, désinvestir peut aussi avoir un impact. Les actionnaires peuvent faire aller la carotte comme le bâton.

En septembre dernier, par exemple, la plus importante caisse de retraite publique norvégienne retirait un placement de 650 millions d'euros du groupe minier Rio Tinto, en raison de mauvaises pratiques environnementales que la Norvège ne parvenait pas à faire changer.

**L'investissement communautaire**

En cette période d'instabilité financière, l'investissement communautaire est, à mes yeux, le meilleur moyen de soutenir le développement d'une économie qui répond aux besoins des gens bien réels, tout en obtenant des rendements raisonnables. Il permet de financer des projets de développement communautaire visant à améliorer la qualité de vie des gens, en privilégiant des modèles coopératifs et l'économie sociale. Ils financent, par exemple, des projets de logement social, de réinsertion économique et la mise sur pied de coopératives et d'entreprises culturelles.

Tout ça pour dire que plus nous serons nombreux à exiger des pratiques plus écologiques et plus équitables de la part des entreprises, plus rapidement ces dernières seront forcées de passer de la parole aux actes. Il y a des valeurs bien trop grandes pour être mesurées en simples dollars.

Laure Waridel
Sociologue et auteure



# Où êtes-vous? Que faites-vous?

Cette section s'adresse à vous, diplômés de l'Université de Sherbrooke. C'est une occasion de faire savoir à vos anciens collègues ainsi qu'à toute la communauté universitaire ce que vous faites, ce que vous devenez, ce que vous publiez.

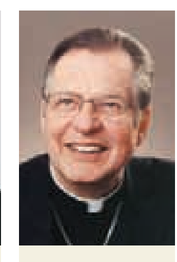
Ces personnes nous ont récemment donné des nouvelles. Découvrez ce qu'elles deviennent en vous rendant à www.USherbrooke.ca/UdeS/magazine.

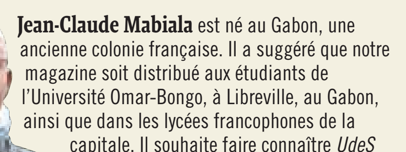
Faites de même! Écrivez-nous: magazineUdeS@USherbrooke.ca


**Henri Arslanian**
*Baccalauréat en droit, 2007*


**Jacqueline Dubé**
*MBA, 2002*

**Gérard Boutin**
*Baccalauréat en administration, 1973*


**Pierre-André Fournier**
*Maîtrise en théologie, 1981*



**Jean-Claude Mabiala** est né au Gabon, une ancienne colonie française. Il a suggéré que notre magazine soit distribué aux étudiants de l'Université Omar-Bongo, à Libreville, au Gabon, ainsi que dans les lycées francophones de la capitale. Il souhaite faire connaître *UdeS* à sa communauté d'origine pour inciter les étudiants du Gabon à entreprendre leurs études à l'Université de Sherbrooke.

Jean-Claude Mabiala demeure à Rimouski, dans le Bas-Saint-Laurent, depuis 1990. Il a achevé des études de deuxième cycle en éthique appliquée (2002), une maîtrise en philosophie et éthique appliquée (2004) et un doctorat en formation interculturelle (2003) à l'Université de Sherbrooke. Il enseigne la philosophie et l'éthique politique à l'Institut maritime du Québec.


Stéphane Lessard

**Robert Mailhot**
*Doctorat en médecine, 1999*
Poète et chirurgien, Robert Mailhot écrit depuis une dizaine d'années. Son travail porte un regard critique sur une société en perpétuelle effervescence. Après avoir contribué aux revues *Mœbius* et *L'Estuaire*, il a publié *D'aube et de torpeur* (1998) et *Naufragé de l'heure bleue* (2006).



**Martin Cliche**
*Baccalauréat en éducation physique, 1995*
Professeur d'éducation physique et responsable du programme de basketball au Séminaire de Sherbrooke, entraîneur des Barons juvéniles AA et bénévole de basketball en Estrie, Martin Cliche a reçu, l'automne dernier, le prix Dollard-Morin du Conseil Sport Loisir de l'Estrie.

## Ils publient




### Croisière de Londres à Québec, en passant par l'Islande et le Groenland

**Jean-Louis Jobin (baccalauréat en éducation, 1990)**
Éditions Jobin, 2008, 210 pages

L'auteur relate la croisière qu'il a effectuée avec sa famille en 2006. Ce récit prend les allures d'un guide de voyage sans prétention et bien documenté. Il permet au lecteur de rêver d'un périple en mer ponctué d'escales sur ces îles nordiques méconnues.

### À cours d'eau, une réflexion sur l'eau

**Guylaine Larone (baccalauréat en biochimie, 1990)**
Collège Mont-Notre-Dame, 2006, 80 pages

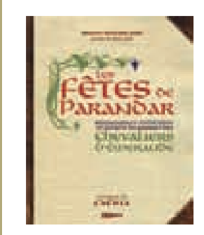
Guylaine Larone, qui enseigne en Estrie, a regroupé des textes de ses élèves du secondaire avec la participation de l'auteur-compositeur Paul Piché. Ces textes évoquent les propriétés de l'eau du point de vue scientifique, politique ou mystique. Il s'agit d'un ouvrage artistique, littéraire et engagé. Des photos de l'Estrien Stéphane Lemire accompagnent la réflexion. L'achat du livre permet d'encourager des projets environnementaux par le biais de la Fondation estrienne en environnement; on peut se procurer l'ouvrage à la Biblairie GGC, ainsi qu'au collège Mont-Notre-Dame.




### Maudit poète maudit

**Daniel Roy (baccalauréat en études françaises, 1981)**
Éditions Scions, 2008, 32 pages

L'auteur écrit pour savourer tous les moments de la vie, tristes ou non. Sa poésie légère relève du jeu. Il cherche surtout à faire réfléchir. Son amour pour l'écriture l'amène à voyager partout dans le monde. Le recueil, qui regroupe une centaine de poèmes (certains très courts), est ponctué d'humour et parfois même d'absurdité.




### Les fêtes de Parandar

**Le groupe musical Faëria (formation de l'Université de Sherbrooke, 2002)**
Les éditions Michel Brûlé, 2008, 216 pages

Entièrement illustré et en couleurs, *Les fêtes de Parandar* inclut le CD de musique médiévale du groupe Faëria, fondé à l'Université de Sherbrooke. Le livre s'adresse à ceux qui souhaitent connaître les coutumes médiévales ainsi qu'aux adeptes de l'œuvre *Les chevaliers d'Émeraude* de l'auteur Anne Rosillard. Le lecteur aura le plaisir d'y découvrir les secrets des banquets de ces chevaliers.